Niveau(x) d'enseignement: 7 Numéro EDUQ : 9370914
Centre d'intérêt: 750

Concours littéraire / Département des arts, langues et lettres. -- Ed. 1993. -- Drummondville : Cégep de Drummondville, [1993].
70 p. ; 28 cm.

Titre de la couv.

ISBN 2-920169-71-8

Vedette(s)-secondaire(s): Cégep de Drummondville. Département des arts, langues et lettres

Descripteur(s): Création littéraire * Concours * Collégial (Odre d'enseignement)

Recueil présentant les six poèmes, deux nouvelles et deux pièces de théâtre qui ont été sélectionnés comme les meilleurs textes de chaque catégorie au 12e concours de création littéraire du Cégep de Drummondville.

Type de document:

Concours littéraire

Département des arts, langues et lettres

CÉGEP DE DRUMMONDVILLE
960, RUE SAINT-GEORGES, DRUMMONDVILLE (QUÉBEC) J2C 6A2
TÉL.: (819) 478-4671
TÉLÉCOPIEUR: (819) 474-6859

Édition 1993

9370914

Note liminaire

Le 12e *Concours de création littéraire* a suscité chez nos élèves un élan de création peu commun, ce dont le Département des arts, langues et lettres ne peut que se féliciter. Professeurs de français, confrontés parfois à l'incompréhension des rouages linguistiques chez nos élèves, nous constatons avec bonheur que le goût de la langue, loin de disparaître, continue d'en faire vibrer plusieurs. Quand des jeunes choisissent les mots pour exprimer leurs rêves, leurs désillusions, leurs espoirs, leurs malheurs ou les histoires sorties tout droit de leur imaginaire, quel plaisir, pour nous, de les lire!

Les membres des différents jurys ont d'abord eu le plaisir de lire dix-sept nouvelles, autant de recueils de poésie et trois pièces de théâtre, plaisir aussitôt accompagné d'une tâche difficile, celle de primer les deux meilleurs textes de chaque catégorie.

Plusieurs professeurs de français ont collaboré à cette tâche: Denis Arcand, Olivier Desjardins, Jenner Desroches, Doris Grandmont, France Jutras, Claudette Lavallée, Francine Pépin, Jean-Denis Pellerin et Marguerite Seney.

Madame Francine Gendron, secrétaire, a grandement contribué, par ses services de reproduction au traitement de texte, à la publication des oeuvres des lauréates et du lauréat.

De leur côté, la Société Saint-Jean-Baptiste du Centre du Québec, la Société Saint-Jean-Baptiste - section de Drummondville et la Fondation Monseigneur Parenteau ont permis, par l'octroi de bourses généreuses, de valoriser encore davantage le travail de nos jeunes auteurs et d'ouvrir, pour la première fois, la voie aux oeuvres dramatiques.

Toutes nos félicitations aux lauréates et au lauréat de ce 12e *Concours de création littéraire*, comme à tous ceux et toutes celles qui ont osé soumettre leurs oeuvres. C'est pour vous et grâce à vous que le *Concours* existe.

Un grand merci aux auteurs ainsi qu'à toutes les personnes dont la précieuse collaboration a rendu possible la publication de ce recueil.

Doris Grandmont, coordonnatrice
Département des arts, langues et lettres

Table des matières

Poèmes

Diane Descôteaux

Fidèle portrait 3
Lever du soleil 4
La Pastourelle 5

Michelle Delorme

Requiem inachevé 8
Profondeur 9
Sans titre 10

Nouvelles

Martin Caouette

Sacrifice pour le règne de la foi 13

Pascale Héroux

Si fragile 21

Pièces de théâtre

Cinthia Lampron

Si les enfants sont tous les mêmes 27

Pascale Héroux

Rencontre de deux mondes 50

POÈMES

1er Prix

Poésie

Diane Descôteaux

FIDÈLE PORTRAIT

Après deux ans passés, sans jamais vous revoir
Et sans rompre les murs de votre citadelle,
Je puis rendre un portrait de vous encor fidèle
Car, sur moi, votre charme exerce son pouvoir.

Ce souvenir ne cesse alors de m'émouvoir,
De m'attendrir autant qu'une fleur d'asphodèle
Et, ce qu'éprouve un peintre à l'égard du modèle
Qu'éternise sa main, je sais le concevoir.

Votre beauté m'obsède et ce trouble me ronge!
Vous ai-je vu vraiment ou n'était-ce qu'en songe?
Or, près d'une fontaine au pied de l'Hélicon,

Sur le miroir de l'onde Erato vous dessine
Et je bois ce reflet comme on vide un flacon
Pour que votre visage, en mon coeur, s'enracine...

LEVER DU SOLEIL

Dans l'azur mauve et rose, offerte aux feux du jour,
Certaine nue évoque un écheveau de laine
Quand un pinceau céleste aux crins de porcelaine
Sur l'aube neuve peint ses ors avec amour.

Alors l'astre carmin point dans les alentours;
Il baigne de son sang, tiédit par son haleine
Le feuillage éploré des saules dans la plaine
Qui surgit mollement d'un nimbe de velours.

Or il lui faut mourir afin de vivre encore
Et ce flambeau s'éteint pour renaître à l'aurore.
Bien que toujours le même il n'est jamais pareil,

Car sous d'habiles doigts il vêt maints équipages;
Ainsi l'âme ressemble au lever du soleil
Dont l'incessant rayon transperce les nuages...

LA PASTOURELLE

Le romantisme doux qui someille dans l'âme
Et qu'une Muse éveille en attisant la flamme,
Doit traverser le coeur pour atteindre le chef
Afin d'être livré dans son plus beau relief;
Pour une énième fois je me penche à ma table
Souhaitant vous offrir les élans d'une fable.

Bien des lustres ont fui depuis qu'en ce hameau
Vivait une bergère avec son pastoureau.
Flore vient d'enlever sa livrée hivernale
Et de son souffle naît la brise virginale;
Des écharpes de brume épousent les coteaux
Et, des landes, s'entend le son clair des flûteaux.
Or une pastourelle, assise près d'un arbre,
Un visible souci ridant son front de marbre,
Laisse, pour roupiller, la garde du troupeau
Quand sa main cotonneuse échappe le pipeau.
Elle rêve de tulle et de jolis corsages
Et ne se doute point que ces pensers peu sages
Apaiseront tantôt les appétits du loup
Qui guette les agneaux, prêt à bondir d'un coup.

Mais la salve d'espoirs qui pleut dans sa cervelle
Et gonfle de désirs sa naissante mamelle
La prive d'empoigner un de ces chers bâtons
Qui, du croc meurtrier, ôterait ses moutons.
Or, au bruit du carnage, elle tend une oreille,
Ouvre un oeil, aperçoit une tache vermeille
Puis saisit sa houlette et chasse l'animal;
Il est bien tard hélas pour réparer le mal!
«Quelle sotte je fais, se plaint la malheureuse,
Si pour l'emploi ne puis être plus rigoureuse!
Lors que je convoitais la lune et les rubis,
J'en ai perdu l'attente ainsi que mes brebis.»

Bref, il faut estimer d'abord ce qu'on possède
Pour qu'un jour l'avenir d'autres gains nous concède,
Car bien que l'on s'acharne à trouver les meilleurs,
C'est souvent près de nous qu'est ce qu'on cherche ailleurs...

2e Prix

Poésie

Michelle Delorme

REQUIEM INACHEVÉ

l'hiver brûle
        mon visage déjà couleur d'automne
le vent harassant
        pour ma fourrure saisonnière
                dévergonde mon allure
j'avance dans cet enfer blanc
        j'y retrouverai peut-être le soleil
enfui

PROFONDEUR

Des amalgames bizarres
sans nom, sans passé
Se forment et me hantent
Tout au long du temps
qui se perd,
Que je perds.
Je suis blottie dans ma soutane d'ange
Et je pense,
du moins je le crois,
Pendant que le monde tourne,
Que je vieillis d'un jour.

Marchez
Ombres funestes
Retranchées dans vos placards obscurs
Phénomènes de la nuit
Horreurs camouflées
Emmitouflées dans mes méninges
Etourdissantes visions

Avancez
Voluptueuses courbes
Ebauches de mes fantasmes
Colombes ensanglantées

Maudit soit mon sommeil
Oeuvre macabre
Immortalité souffrante

Evanouissez-vous, déceptions
Torture de mes jours

Tuez-moi
Ouvrez mes barrières
Immolez ma solitude

NOUVELLES

1er Prix

Sacrifice pour le règne de la foi

Martin Caouette

Le mois d'avril de l'année 1988 fut témoin d'un événement aux conséquences illimitées. En effet, une coalition internationale de chercheurs a pu démontrer que le lin qui a servi à la fabrication du Saint Suaire de Turin datait du XIII^{e} ou XIV^{e} siècle. Ainsi, quelques siècles de foi et de mystère furent balayés par l'ouragan scientifique. Cependant, cette lutte entre le mystique et la science ne fait que débuter, puisque l'imagination de l'Homme permettra toujours au mystère du Saint Suaire de survivre dans le temps.

Une immense clameur emplit mes oreilles. Des voix inconnues vocifèrent des menaces et des insultes qui semblent appuyées par l'ensemble de la foule. Mais pourquoi sont-ils réunis ici? Et moi, quelle est la raison de ma présence parmi eux? Malgré des efforts répétés, le voile qui couvre mon esprit m'empêche de saisir ces détails. Soudain, je ressens une violente sensation de brûlure à la poitrine. Apeuré, j'ouvre les yeux et je me retrouve dans la chapelle du Temple, un an plus tôt, soit en l'an de grâce 1307.

Ce furent les acclamations de mes nouveaux compagnons qui me firent prendre conscience que l'initiation était terminée. Malgré la douleur engendrée par la marque sacrée qui était désormais imprimée sur mon buste, mon coeur, dans sa course folle, battait au rythme des applaudissements de la foule. Tout en plongeant le fer rouge dans l'eau, le Grand Maître me rappela que le serment des Templiers me liait dorénavant à eux et que je ne devais révéler à personne le secret des cérémonies d'initiation. Le Grand Maître était un homme robuste qui avait participé aux saintes Croisades. Il savait pertinemment que cela avait une grande influence sur ma jeune personne. Il se pencha donc vers moi et me souffla dans le creux de l'oreille : «Va mon fils. Dieu t'a choisi pour une mission divine, ne le déçois pas!»

«Ne le déçois pas!» Ces mots retentissaient continuellement dans mon esprit. Bien entendu, mon plus grand désir était de mettre à profit ma bravoure et mon adresse afin de servir la cause de Dieu. Mais que pourrais-je faire ici, dans le Marais[1], isolé par les milliers de lieues qui séparent Paris de la Terre Sainte? Telles étaient les interrogations qui se bousculaient dans mon esprit. Pour s'évader de ce tourbillon d'idées, mon attention se fixa sur les cloisons qui m'entouraient : aucune ouverture ne s'y trouvait. L'air de ma cellule était imprégné d'un soupçon de morosité. Une pareille ambiance ne pouvait que susciter la méditation et la prière. En fait, seul le manteau des Templiers que je venais de recevoir faisait contraste avec l'aspect grisâtre de la pièce. Celui-ci était d'un blanc éclatant et était orné d'une immense croix rouge. Je l'enfilai et je m'admirai avec orgueil. La fragilité de mon corps disparaissait sous cet épais manteau. Je ressemblais bel et bien à un preux chevalier. Cependant, lorsque je caressai ma chevelure, je constatai la présence de ma tonsure. Horreur! Le preux chevalier qui se trouvait sous son habit de combat se transforma sous mes yeux en vieux moine, voûté sous le poids des années. Atterré par une pareille déception et épuisé par les événements de la journée, je me réfugiai dans les bras de Morphée.

---

[1]Marais : Ancien quartier de Paris correspondant aux IIIe et IVe arrondissements. (Petit Larousse illustré)

Plusieurs heures plus tard, les choches me tirèrent de mon sommeil. Elles annonçaient les vêpres. Je mis donc mon épée dans son fourreau et, pour cacher la flétrissure qui dévoilait mon crâne, je relevai le capuchon de mon manteau. Par mimétisme, je me déplaçai dans les corridors la tête baissée et dans le plus grand des silences.

Tout à coup, je heurtai de plein fouet un frère lai. Dans ma grande distraction, je ne reconnus pas à l'instant le visage de mon grand ami Esquin de Floyran. En effet, nous avions partagé la tâche des écuries pendant quelques années. C'est le large sourire qui accompagna ses félicitations qui me permit de le reconnaître dans la pénombre. Sa voix paraissait amicale mais, en réalité, ses pensées étaient plutôt haineuses à mon égard. Cette antipathie provenait de la bataille que nous avions livrée pour obtenir le titre de "Pauvre Chevalier du Christ et du temple de Salomon". Le destin fit que j'obtins la charge de la monture du Grand Maître et que mon travail acharné et mon dévouement m'attirèrent son admiration. Je devins donc le nouveau Templier alors que ma foi n'égalait pas celle d'Esquin de Floyran. Il s'était juré qu'il aurait lui aussi un jour sa part de gloire puisque Dieu récompensait toujours les justes. Mais rien ne laissait entrevoir une pareille rage. Nous échangeâmes donc quelques paroles usuelles et nous nous dirigeâmes vers la chapelle du monastère.

Les semaines et les mois qui suivirent demeurent confus dans mon esprit. Les cris et les jurons qui fusent de toutes parts créent en moi une grande frayeur puisqu'ils semblent prononcés envers moi. J'ai peur! J'ai peur de l'inconnu et de la noirceur!

Comme à tous les après-midi, je revenais de l'extérieur de l'enclos, ayant en ma possession les plantes et les essences qui me permettraient de terminer ma toile. En effet, depuis mon adoubement, le Grand Maître m'avait confié la tâche de décorer les salles somptueuses du monastère par des oeuvres pieuses. Un vieux Templier, dont la cécité avait mis un terme à sa vie artistique, me transmit les connaissances qu'il possédait sur la peinture et me laissa découvrir par la suite mes propres habiletés. La peinture était devenue un moyen pour échapper aux longues heures de méditation et expliquait mon absence à plusieurs des matines.

Lorsque je pénétrai dans le cloître, je vis que des combats entre Templiers étaient sur le point de se dérouler. Le Maître, dans sa grande sagesse, organisait régulièrement des combats pour apaiser la tension qui régnait parfois entre les hommes. Désirant participer aux épreuves, je me dépêchai de rejoindre ma cellule. En réalité, Dieu ne m'avait pas doté d'une constitution favorable au combat, mais ma finesse me permettait malgré tout de gagner quelques combats et d'apprécier énormément les épreuves physiques. Dans

l'excitation du moment, je marchai d'un pas vif, ce qui m'amena à m'égarer dans les méandres complexes des couloirs du monastère. Malgré la bravoure que j'essayais de démontrer, la peur de l'obscurité, comme le souffle du diable, me frigorifiait. Je marchai donc jusqu'à ce que j'atteigne une statue qui portait une torche allumée. Je la saisis et la chaleur du feu calma peu à peu mon coeur qui galopait comme un destrier affolé. Le faisceau lumineux qui menait un combat titanesque contre l'obscurité me révéla la présence de symboles sur les murs de pierre.

En effet, des signes cabalistiques composés principalement de cercles, de volutes et d'étoiles tapissaient les murs. Ma curiosité m'amena à observer plus précisément la statue qui représentait Sainte Catherine. Sur son front, il était écrit : «Frappe ici». Son index pointait vers un symbole mystérieux situé au centre d'une dalle. Ce symbole... ce symbole était le même qui figurait sur ma poitrine. Je m'approchai donc et, à l'aide de mon épée, je frappai le sol avec force. Je sentis le médaillon s'enfoncer légèrement dans la pierre. J'essayai de nouveau et, sous la pression, le médaillon disparut. Cela déclencha également le déplacement de la dalle qui pouvait mesurer environ quatre coudées. À l'aide de ma torche, j'éclairai le trou qui se trouvai devant moi. Un escalier, dont les marches étaient recouvertes d'une substance verdâtre, était sculpté à même le roc.

Fier de ma découverte, je pensais à la réaction des autres Chevaliers du Temple. Cependant, des bruits de pas me sortirent de mes rêvasseries et me plongèrent dans une profonde inquiétude. Je me demandai si ma curiosité ne m'avait pas fait faire une bêtise. Sans réfléchir, je m'engouffrai dans l'ouverture qui se referma sur moi lorsque j'atteignis la dernière marche. Par la suite, je me cachai derrière un immense coffre et éteignis ma torche. Les pas s'arrêtèrent juste au-dessus de ma tête et, par un effort extrême, je retins un cri strident qui exprimait la douleur provoquée par les morsures que des rats m'infligeaient dans la noirceur. Au même instant, la dalle se déplaça de nouveau et j'entendis distinctement la voix du Grand Maître et celle d'un étranger qui était arrivé quelques jours plus tôt. L'étranger, un Italien, tenait dans sa main un petit coffre. Alors qu'ils étaient arrivés dans la salle qui se révélait peu à peu à mes yeux, je vis l'étranger ouvrir le coffre et montrer un morceau de linceul au Grand Maître. L'étranger dit :

- Pouvez-vous me garantir la protection de cette relique? Je suis mandaté par le duc de Turin pour préserver cet objet auquel il accorde une extrême importance.

- Bien sûr! L'enclos de notre monastère vous assure l'asile et nous protège de toute intrusion. De plus, comme vous pouvez le constater, nos biens précieux se trouvent dans un endroit très sécuritaire et les membres du chapitre seraient prêts à donner leur vie pour sauvegarder ces objets sacrés.

L'étranger parut satisfait et déposa le coffre sur une table. Puis, ils sortirent de la salle, oubliant derrière eux une chandelle allumée. Attendant que les bruits de leur conversation s'éteignissent dans les couloirs, je laissai libre cours à mon imagination quant à la nature des objets qui m'entouraient. Après un bref instant, je me levai, caressai mes mollets meurtris par les morsures de la vermine et examinai les coffres qui trônaient dans la salle. Le coffre qui me servait de cachette était rempli d'écus d'or. Jamais je n'aurais cru que la légendaire richesse des Templiers fut réelle. J'en avais maintenant la preuve. Je me dirigeai par la suite vers le coffre que l'Italien venait de déposer sur la table. Le linceul qui s'y trouvait représentait le visage d'un homme portant les cheveux longs et une ... barbe. Je ne connaissais pas les Saintes Écritures dans les moindres détails mais j'étais certain que mon ami Esquin m'avait déjà parlé du ... Saint Suaire, je crois. Ce linceul représentait la face du Christ. Mon esprit trouvait cette hypothèse farfelue mais mon coeur savait que je tenais Dieu dans mes mains, à moins que ce ne fût le contraire!

Quelques semaines s'écoulèrent avant que le spectre de ce mystérieux événement ne vînt hanter mes pensées. Cette journée-là, lors d'un combat amical avec Esquin de Floyran, celui-ci m'infligea une blessure à l'avant-bras. Je sentis soudainement mes forces me quitter et je m'effondrai sur le sol. Lorsque je repris conscience, j'étais dans ma cellule, étendu sur ma paillasse. Je tentai de me relever mais ce fut peine perdue, tout semblait tourner autour de moi. Je fermai donc les yeux pour retrouver mes sens. À cet instant, je fis un étrange songe. Devant moi, se dressait le visage du Saint Suaire et il s'adressait à moi :

- Antoine de Cerveil, ta mission est de servir ma cause divine. Le linceul de la salle souterraine représente pour celui qui le possède un grand pouvoir. L'Homme n'est pas prêt à recevoir une pareille preuve de mon existence. Il doit donc disparaître. Tel sera l'accomplissement de ta destinée. Ne la renie pas.

- Père, lui répondis-je, donne-moi une preuve de ta présence et je suivrai tes ordres. Je ne te décevrai pas.

- Sois en confiance mon fils, le signe viendra au moment opportun. De plus, tu peux désormais implorer ma puissance grâce à mon véritable nom qui est Baphomet. Et maintenant, ouvre les yeux et crois.

Lorsque j'ouvris les yeux, je vis sur mon bras une marque. Une marque rouge et irrégulière dans laquelle je reconnus une des formes cabalistiques rupestres que j'avais aperçues auparavant. Tout cela n'était donc pas issu de mon imagination. Je me retournai vers la porte alors que mon ami Esquin la franchissait d'un pas incertain.

- Je t'ai entendu crier. Est-ce que ça va?

- Esquin, mon compagnon, je dois te révéler un songe. J'ai vu Dieu. En fait, j'ai vu sa Sainte Figure. Il porte le nom divin de... de... Baphomet. Ces dernières paroles me dérobèrent toute mon énergie et je sombrai dans un état quasi cornateux.

Esquin de Floyran remit en question les révélations de son compagnon. Celui-ci crut que la fièvre d'Antoine était à l'origine de son délire. À cet instant, le frère lai remarqua que le sang-de-dragon[2] qu'il avait appliqué sur la plaie d'Antoine avait pris une forme étrange. Il examina la plaie de plus près et se dit à lui-même que la résine semblait être aussi efficace chez l'Homme que chez le cheval. Reposant la main d'Antoine sur sa poitrine, Esquin sourit en se remémorant le combat qui lui avait permis de prouver que ses talents militaires étaient supérieurs à ceux du jeune Templier. Mais, pensa-t-il, la justice n'était pas encore rendue.

Ma tête devient de plus en plus lourde. J'ai l'impression de vivre à l'intérieur d'un rêve. Cependant, le choc d'un projectile sur mon visage me replonge rapidement dans la haine qui m'entoure et qui m'empêche peu à peu de respirer. Cependant, ma souffrance semble provenir plus particulièrement de mon abdomen.

Malgré la précarité de mon état de santé, je me remis à peindre. Cette fois-ci, le but de ma création était de reproduire le visage de Baphomet. La tâche était simple puisque son image habitait mon esprit jour et nuit. Quelques jours plus tard, je me retrouvai dans ma cellule avec le Saint Suaire en ma possession. L'échange avait été facilement exécuté puisque les Chevaliers du Temple étaient rassemblés dans la chapelle afin de discuter de la gestion des biens de l'Ordre. Les chandelles qui éclairaient mon aire de repos vacillaient au rythme de ma respiration. Je ne pouvais pas me débarrasser de l'objet sacré. Le pouvoir qu'il représentait ne pouvait être détruit de la sorte. Ma cupidité me fit penser que, puisque j'étais le serviteur de Baphomet, je pouvais sûrement conserver le linceul et les pouvoirs qui l'accompagnaient. Je décidai donc de coudre le morceau de tissu à un endroit sûr, soit sur nom abdomen. Cependant, cette opération fut de taille. Mes mains tremblantes parvenaient difficilement à faire traverser l'aiguille et le fil dans ma peau. J'arrêtai fréquemment pour éviter de perdre conscience. Plusieurs minutes, plusieurs heures s'écoulèrent avant que la greffe ne fût achevée. À la fin de mon odyssée à travers la souffrance, je sentis une grande énergie s'écouler dans mon corps. Je ressentais maintenant le pouvoir.

---

[2]sang-de-dragon : Résine de couleur rouge foncé, principalement fournie par le dragonnier, employée autrefois comme astringent et hémostatique. (Petit Robert I)

Quelques jours plus tard, le pourtour de la relique se couvrit de pustules et je dus éponger régulièrement le sang qui s'en écoulait. De petites masses se développèrent également sous mes aisselles ainsi que sur mon cou. Pendant cette période, les visions se multiplièrent. À plusieurs reprises, je vis des religieux, des dominicains, qui envahissaient le Temple et qui confisquaient toutes les richesses de l'Ordre. Je voyais également le tribunal de l'Inquisition qui m'accusait d'hérésie et de blasphème. Près d'eux, se trouvait Esquin de Floyran qui affichait un sourire diabolique. Pour échapper aux griffes de l'Inquisition, il leur révélait mes visions. Je voyais les autres Templiers qui étaient torturés dans les caves et leurs cris meurtrissaient mon âme. Je pouvais également distinguer un bourreau, la lecture d'une sentence, un bûcher et un jeune Templier tuméfié par la peste. Ce jeune homme... c'était moi.

C'est moi! Les visions ont soudainement rejoint la réalité. Les gens crient violemment : «Mort aux hérétiques! Gloire soit à Dieu!» Pendant quelques instants de lucidité, je prends conscience des bubons qui se sont développés sur mon corps. Le doute envahit graduellement mon âme. Est-ce que mes songes n'étaient que le résultat de ma maladie? Et pourtant, je sens bien la présence de la relique sur mon ventre. Alors, dans un dernier espoir, je crie de toutes mes forces : «O Baphomet! Pourquoi condamner ton serviteur qui a toujours été fidèle? Pourquoi?» Mais, dans la nuit, dans le tumulte et le crépitement du brasier, IL ne répondit pas.

2e Prix

Si fragile

Pascale Héroux

J'étais seul, seul avec des passants, des silhouettes qui me traversaient de leur indifférence. Je marchais là où coulait la Seine. Une pluie morose m'imprégnait d'une lourdeur telle qu'à chaque pas, je me glissais d'une vie à une autre, échappant ainsi à la mienne qui n'était que vent. Le dix-neuvième siècle avait quitté notre monde, emportant d'un ultime souffle ma précieuse épouse, héritière de vingt de mes plus belles années. L'eau avait étreint mon trésor de ses bras couleur d'adieux et, dans une longue descente, l'avait enveloppée de son gouffre. Pendant ce temps, j'étais demeuré quelque part autre, ailleurs, nulle part. Depuis sa noyade, je préférais n'être rien que regretter d'exister. Je marchais toujours. Je regardais la foule se recomposer devant moi. Certains bâillaient leur fatigue, d'autres remplissaient aussi correctement que possible leur tâche de vivant. Sans cesse, je répétais à mi-voix et presque maladivement : «Pourquoi n'y étais-je pas?... Pourquoi?» Je ressentais en moi l'incessant besoin d'aller au-delà de toute mesure, d'oublier pour un instant indéfini la patiente et laborieuse ascension du temps à laquelle je m'astreignais et voir, comprendre le mangeur de vies. Pour cela, il me fallait partir, sortir de mon identité, me retrouver inconnu devant l'inconnu. La mort, était-elle le vide, la continuité ou la réalité non réelle? Je ne savais pas. Je ne savais plus. Je voulais considérer qu'elle était ici même en ce lieu, me laisser envahir par un cortège d'images et de visions, vivre entre la vie et la mort. Sonner à sa porte était trop facile; la vaincre, inhumain.

Dans une révérence à la lune, mon ombre m'annonça la nuit comme un baiser sur la poussière de mes mots. «...6...7...8.» Les marches de la gare étaient toujours les mêmes, vêtues d'ure robe du dimanche rapiécée et de plusieurs yeux profondément ancrés dans leur chair. Une odeur de départ transpirait des murs. De part et d'autre surgissaient des bancs n'espérant qu'être dépourvus du poids des loques humaines. Jonchaient le sol souvenirs, confidences, trouvailles du passé aux prises avec les maux du présent. Dans la vitre du guichet, je me vis. Tout à fait ordinaire. Pourtant coulait en moi une source où s'abreuvaient toutes langues. Je gardais en mon vitrail les perles de mon âme déviées par mon esprit. Je lapai secrètement cette eau intérieure qui, par la suite, parvint à mes lèvres dans un simple murmure. «Oui, ce bout de papier me portera au loin.» J'avais peur, peur de sentir une main me serrer très fort, trop fort. Les Hommes cherchent constamment un abri contre leur seconde mère, la mort. Peut-être faudrait-il chercher en elle un sommeil?

Le train, ce fendeur des vents, s'immobilisa, me montra son flanc. Je m'y engouffrai, laissant derrière moi l'embryon de mon impasse. Un long tunnel s'ouvrait devant moi; j'étais en quête d'une cabine. Après m'être excusé maintes fois, je la trouvai enfin. Seul sur ma banquette, j'attendais. Trois personnages me dévisageaient, m'envisageaient : un véritable face à face solitaire. Maille par maille, une vieille dame tricotait sa propre déchéance. Se rendre minuscule, rapetisser, se réduire à sa plus simple expression, voilà

peut-être la mort. C'était un chemin de l'étrange peuplé de témoins de l'outre-tombe fascinant et effrayant à la fois. Qu'y avait-il derrière cette porte enfoncée dans l'angoisse? Un grand passage, une souffrance totale, un mélange de douleur et d'appréhension. À quoi bon vivre pour mourir et s'engloutir dans le néant? Retour du tragique et de la dure nuit sans réponse. Cette dame butait sur ce curieux signe du temps. La mort, ce dernier mot de la vie, faisait vaciller ses certitudes, décolorait ses pensées, détruisait son absolu, amaigrissait son âme. En fait, la mort enlevait sa seule manière à elle d'exister. Silence. Les soubresauts du train se perdaient dans le chaos de mes idées. À chaque tournant, les uns se rapprochaient des autres pour un court moment. Une fois la ligne droite revenue, mes voisins observaient la loi de la distance respectable. «Peut-être pour éviter l'haleine des autres, présumais-je.» Sur la banquette opposée était figé là, devant moi, un homme fragilisé, coupé de la nature, de sa culture, de son histoire. Ses espoirs intérieurs étouffés et meurtris se rompaient peu à peu. L'itinérance était l'égale du mal d'être. La délivrance. Chère délivrance. Il voulait mettre bas son fardeau qu'était sa vie et goûter enfin au bonheur, à la joie, à la lumière. Pour lui, la mort était une nouvelle naissance. Pour lui, la mort était la vie. Il était et attendait. Il désirait mourir d'une mort humaine, d'une mort trop humaine. La nuit éternelle, était-elle donc un supplément à la vie? Une période de repos s'imposait. Je n'y voyais plus clair. Tout bouillait en moi. Confus, je l'étais dans mon âme, dans mon esprit, dans mon corps. À l'extérieur, le calme plat. Rien ne bougeait. Seuls se percevaient les cliquetis de broches à tricoter s'entrecroisant. Je me remis à penser. Aux côtés du clochard, une mallette noire était postée, fidèle à son maître. Ce dernier se confondait avec son complet veston première classe. Il se perdait dans sa vie calculée à un point tel qu'il en oubliait son échéance fatale trônant sur lui depuis toujours. Il la portait en lui comme un tison enfoui sous la cendre des jours ne demandant qu'à s'enflammer à nouveau, comme quelque chose qu'il masquait en le confiant au hasard. Il avait beau la bâillonner de silence, elle était là, le regard unique, incontournable. L'amadouer, la draper lui suffisaient. Son monde n'était qu'apparence : ni mot, ni image; seulement du silence, un silence frileux. Pourtant, sur terre, rien ne nous appartient : nous ne sommes que de passage. Une trace dans l'univers, c'est ce que nous sommes réellement. Dans sa vie, l'homme foulait une myriade de routes, l'accotement étant la dernière halte. Aucun de ses pieds ne pouvait franchir cette frontière. La mort n'avait pas de sens en elle-même : c'était nous qui lui en donnions un.

Mes pensées s'essoufflaient. Je me levai lentement, tout lentement. Le moindre geste aurait déséquilibré l'atmosphère si fragile. Je sortis de cet endroit où seuls les plus téméraires contrôlaient la houle de leur esprit. L'air bienfaisant du couloir entra en moi comme une harmonie de sons jouée par une symphonie de cigales. Il frôlait mes joues, se frottait à mon nez et, dans une course folle, s'amusait à tourbillonner autour de moi. Je me sentais mieux. Réfléchir. Toujours réfléchir. Par cette marche, je bloquais ma

conscience, cette évasion imaginative. Je m'exilais peut-être, mais «je reviendrais... Oh oui, je reviendrais.» La lumière, douce clarté du couloir, me faisait voir la nuit d'un autre jour. Tiens, la noirceur! Des pleurs, des cris se bousculaient. De quoi ces gens avaient-ils peur? Pourquoi fuyaient-ils? Je voyais, moi. Je voyais beaucoup de noir. L'avalanche de pas me traduisait une certaine panique. Je convins que rejoindre ma cabine serait préférable pour mes pieds. Armé de ma mémoire, je retraçais mon aller et figurais mon retour. Difficile tentative : je pataugeais dans le noir. Mes antennes de valeureux chevalier me guidèrent. «Bon, ici le numéro quarante-sept, là le cinquante et un, puis le cinquante-deux, m'y voilà». À pas feutrés, je pénétrai à l'intérieur de la cabine et m'assis. La lune ne me donna que le quart de sa lumière pour distinguer les chaussures lustrées de mon vis-à-vis. Cette lueur me réconforta : je n'étais plus seul. Toutefois, je ne percevais plus l'étrange climat de ma cabine.

- Euh!... Bonsoir!, dis-je, je... je me prénomme Étienne. Je suis professeur de littérature, un perdu comme disent les autres. L'homme bougea : il s'était peut-être assoupi.
- Excusez-moi, je ne voulais pas...

Un espace, un grand espace entier et opaque, brouillait notre conversation, nous taquinait de ses yeux rieurs, nous chatouillait de ses langes.

- Vous aimez la noirceur?

Après tout, sa vie en était peut-être colorée.

- Moi, la noirceur me fait rêver. Je me souviens d'une journée où une plage en solitude nous a accueillis, Marie-Jeanne et moi. J'étais étendu. Un moule de sable m'enveloppait, m'embrassait. Les yeux fermés, j'écoutais la chanson de la mer, cet appel au loin. Elle venait me caresser et, de sa quiétude, adoucissait mon âme. Pour l'instant d'une vague, l'eau s'unissait au sable, puis, dans une accolade brève, l'amitié se brisait. Les algues me chatouillaient; le vent m'enivrait. Un coquillage vint s'échouer près de moi. Sa compagnie calmait mes remous. C'était beau. C'était vraiment beau. Je sentais, je voyais, je goûtais la fraîcheur de l'eau salée sur mon corps ensoleillé. J'étais heureux. J'ai laissé vagabonder mon imagination en direction de la vie, de ma vie. Elle m'avait tant donné. Soudain, j'ai entendu des cris provenant, je le croyais, d'un Soleil, d'un Oiseau, d'un grain de Sable. Depuis lors, Marie-Jeanne n'est plus de notre monde. Mais, moi, dans ma candeur d'enfant, je suis demeuré quelque part autre, ailleurs, nulle part. Je pensais être protégé contre la sorcière de la vie. Toutefois, j'avais omis une chose : être parfait, c'est n'être rien... Vous savez, certains sont blessés par l'amitié des banalités et frissonnent sous des caresses sans nom. Marie-Jeanne et moi étions des pêcheurs de nuages, nous poursuivions l'amour, cette liberté du coeur, mais, au moment de l'apostropher, il est disparu sur un autre chemin. Il ne nous a dévoilé qu'une parcelle de son secret. Oui, l'amour m'a fait héritier d'une vie, une vie que je voulais sans limite... La noirceur me trahit... Je vous l'assure. D'ordinaire, je suis avare de paroles.

L'homme ne dit mot.

- Vous êtes un homme bien : vous savez écouter. Depuis quelque temps, j'ai l'impression de toujours manquer de volonté pour faire quoi que ce soit. Je tente de me sortir de ma léthargie, mais je m'enlise dans ma solitude, dans ma solitude d'esprit. J'évolue dans mon propre monde. Vous m'avez tendu une perche; j'ai su la prendre. Je vous en remercie sincèrement.

L'heure? L'heure. L'obscurité suspendait l'envol du temps. Soudain, celui qui nous berçait de ses mouvements ralentit sa cadence, puis, dans un grincement lugubre, se tut. Une gare? Un bris quelconque? Aucune idée. Je m'approchai par la fenêtre. Je discernai une petite tache blanche. Elle, si petite, bravait la noirceur. Elle grandissait, grandissait, puis se convertit en une lueur, la lueur d'une lanterne. Elle vint éclairer ma cabine, mon ombre et moi. Je reculai de quelques pas, fis volte-face et relevai légèrement la tête. Mon regard se glaça sur une grimace statique et un teint blafard. Alors, je vis la mort. Je repris donc les réflexions qui, désormais, m'étaient destinées.

PIÈCES DE THÉÂTRE

1er Prix

Si les enfants sont tous les mêmes...

Cinthia Lampron

Si les enfants sont tous les mêmes...
Personnages et décors

Personnages : Julien : 12 ans
Sara : 11 ans
Diane (mère de Julien) : 36 ans
Élizabeth (médecin de Julien) : 31 ans
Infirmier : âge indéterminé
Marie-Claude (mère de Sara) : 32 ans
Père de Sara : 32 ans

Décors : La scène est divisée en trois parties

1- La partie centrale (où se déroulent la majorité des scènes) est la cuisine. Meubles obligatoires: tables, chaises, appareils ménagers, deux téléphones et une petite table. La cuisine est assez modeste (faible revenu).

2- Du côté jardin, il y a le bureau du médecin. Meubles obligatoires: bureau avec chaise à l'arrière et 2 chaises à l'avant.

3- Du côté cour, c'est la chambre d'hôpital. Il y a là un lit d'hôpital, une chaise et une table de chevet.

Si les enfants sont tous les mêmes...

SCENE 1 (cuisine)

(Julien entre en scène en maugréant. Une casquette couvre son crâne dénudé. Sa mère, Diane, entre de l'autre côté. Elle porte un tablier et elle a un plat dans les mains.)

Diane: Qu'est-ce qui s'est passé Julien? C'est encore les grands de secondaire trois qui te font du trouble?

Julien: Ouin, pendant la récréation de l'après-midi, y m'ont enlevé ma casquette pis y l'ont lancée par dessus les cases. Y'a fallu que je d'mande au concierge de me la donner parce que j'étais pas assez grand. Pis eux autres, "Pic" pis sa gang, ben y riaient. (temps) chus assez tanné... Si j'étais pas si p'tit, j'y'eux donnerais une volée!!!

Diane: T'as pas envie d'en parler au directeur? Dis-y qu'ces gars-là arrêtent pas de t'écoeurer, peut-être qu'y peut faire que'qu'chose, lui?

Julien: Jamais!!! Si "l'Pic" pis sa gang y savaient ça, c'est pas juste ma casquette qu'y m'enlèveraient, ça s'rait la tête avec...

(Diane, un peu déconcertée, essuie ses mains sur son tablier et regarde son fils.)

Diane: T'sais Julien, j'aimerais ça pouvoir t'aider... sauf que j'sais pas trop quoi faire...(temps) Si tu veux, j'peux prendre les informations pour t'inscrire dans une école privée...

Julien: Môman, tu l'sais qu'on a pas assez d'argent... Pis, c'pas si grave que ça, y vont finir par se tanner. Fais-toé z'en pas, j'vas m'arranger. (silence) Ah, en passant, est-ce-qu'Élizabeth a téléphoné pour donner les résultats des prises de sang?

Diane: Oui, a justement appelé à matin. Ton taux de plaquettes a remonté mais y'est encore bas... Tu sais ce que ça veut dire?

Julien: Oui je l'sais... ça veut dire que j'peux pas encore faire d'éduc. pendant au moins une semaine, pis qu'y faut que j'fasse attention pour pas me faire

mal parce que j'vas faire une hémorragie interne. Je l'sais, tu me l'dis à chaque fois que mon taux de plaquettes est bas... pareil comme si je l'savais pas...

Diane: S'cuse-moi mon pit, mais c'est pour ton bien, tu l'sais?
(Diane sort)

Julien: Arrête de m'appeler d'même, tu l'sais qu'j'haïs ça! (L'air taquin) Mon pit!!! A m'appelle de même depuis qu'chu p'tit. On dirait qu'a s'aperçoit pas que j'vieillis... Pis on dirait que depuis qu'chus malade, ben c'est encore pire... A veut tout le temps me surprotéger : "Fais pas ci, fais pas ça, tu vas t'faire mal...(sérieux et grave) C'est moi qu'y'est malade, c'est pas elle! Je l'sais qu'j'ai des limites pis qu'y faut que j'les respecte... mais on dirait qu'a comprend pas que chus assez vieux pour m'en rendre compte tout seul. Pour elle, c'est comme si j'avais pas vieilli depuis qu'j'ai commencé à être malade. A me traite encore comme un enfant de sept ans... J'ai pus sept ans là, j'en ai douze! (plus calme) Cette année, chus rentré à polyvalente. Ça pas été facile... j'connais personne dans l'coin parce qu'on a déménagé cet été...p'pa s'est fait transférer pour son travail... J'ai pas encore d'amis. On déménage souvent pis quand j'arrive dans une nouvelle école, on dirait qu'les autres ont peur de m'parler parce que j'ai pas de cheveux. Pis moi ben chus un peu gêné d'aller les voir... ça fait que j'reste dans mon coin.

Si j'ai pus mes cheveux, c'est à cause de ma leucémie... J'ai des traitements d'chimio pis les médicaments qui m'donnent sont tellement forts qui s'attaquent aussi aux bonnes cellules de mon corps... pis en particulier à celles qui r'tiennent les cheveux s'a tête... c'pour ça qu'y tombent. C'est un des effets secondaires des traitements. Mais ça, c'pas pire, vous devriez m'voir quand y m'donnent d'la cortisone... (l'air taquin) j'viens tellement enflé qu'j'ai l'air d'un ballon d'football. Aujourd'hui j'en ris mais quand chus obligé d'prendre d'la cortisone, j'la trouve vraiment pas drôle. Ça c'est les mauvais côtés, mais le fait d'être malade ça a aussi des bons côtés... Ça m'a permis d'connaître plein d'personnes extraordinaires : les infirmiers pis les infirmières, les techniciens, les radiologistes, les spécialistes, mais surtout mon médecin. A s'appelle Élizabeth. Depuis qu'chus tombé malade, y a cinq ans, c'est toujours elle qui s'est occupée de moi, est super fine (en chuchotant) pis en plus est pas laite pantoute... (temps) C'est sûr qu'avoir un cancer, c'est pas toujours

évident... J'vous dis qu'y a des jours où j'avais l'goût d'tout sacrer ça là pis d'l'aisser tomber mes traitements... mais ma mère était toujours là pour me faire changer d'idée. A m'disait d'penser à mes bons souvenirs, ça fait qu'dans c'temps-là, ben j'pense à Sara. Vous m'croirez pas hein, mais c'est ma meilleure amie pis je l'ai jamais vue. On fait juste s'écrire. A reste en France. On a commencé à s'écrire y a trois ans environ. Je l'ai connue quand j'étais en quatrième année. Not' prof nous avait amené une liste de noms de jeunes qui restaient en France pis qui voulaient correspondre avec des jeunes du Québec... J'avais pigé un nom au hasard, pis j'étais tombé sur Sara. On a pas arrêté d'écrire depuis c'temps-là. On s'entend super bien pis on s'parle de tout... j'me sus juré qu'un jour j'irais en France pis j'la verrais en personne.

(Diane entre)

Diane: Julien, t'as reçu une lettre à matin.

(Diane lui tend la lettre, puis sort. VOIX OFF de Sara. Elle a un accent français, évidemment...)

SCENE 2

Sara:

Le 26 novembre 1989

Cher Julien,

Comment vas-tu? Moi, ça va très bien. Aujourd'hui c'est congé et c'est pour ça que je peux prendre le temps de t'écrire.

Comment s'est passé ton traitement cette semaine? J'ai pensé beaucoup à toi tu sais... J'espère que ça n'a pas été trop douloureux...

Tu sais, quand on a commencé à s'écrire, j'avais des amies qui correspondaient elles aussi avec des gens du Québec, mais elles ont toutes cessé de correspondre... En tout cas, j'espère que nous on arrêtera pas, parce que tu es mon meilleur ami.

Il reste seulement un mois avant Noel. Qu'est-ce-que tu as demandé comme cadeaux? Moi j'ai demandé un appareil photo... Je vais pouvoir faire de belles photos et te les envoyer...

Ah oui! Dans ma dernière lettre, je t'avais dit que j'aurais peut être une surprise pour toi...eh bien j'en ai parlé à mes parents et ils sont d'accord... voilà, ça serait bien si tu pouvais venir passer une partie des vacances d'été chez moi en France... Tu m'as déjà dit que tu

adorerais visiter la France. De plus, ce serait une belle occasion de se voir, tu ne crois pas?... En tout cas, moi j'aimerais beaucoup ça. Je sais que les vacances sont encore bien loin, mais je t'en parle à l'avance pour que tu puisses en parler à ton médecin et à tes parents...
Écris-moi vite, j'ai hâte de connaître ta réponse (silence)

Ton amie pour la vie, Sara

Julien: (enthousiaste) Youppy, j'vais aller en France!!! Aie m'man, tu sais pas quoi?

(Diane revient dans la cuisine)

Julien: Sara m'invite à aller passer une partie des vacances chez elle!!

Diane: (D'un ton sec) Voyons donc Julien, tu penses tout de même pas que j'vas t'laisser partir en France au beau milieu de tes traitements. Pis en plus, on a d'la misère à joindre les deux bouts, on a pas d'argent pour ça...

(Julien pleure silencieusement. Diane s'approche et s'asseoit près de lui)

Diane: Julien, excuse-moi. J'voulais pas t'répondre raide comme ça. Mais comprends-moi, je l'sais qu't'es assez vieux pour comprendre... Tu peux pas partir en plein milieu de tes traitements, ça aurait rien donné de t'battre jusqu'ici si t'arrêtais... Pis d'l'argent, tu sais qu'on en a pas d'trop. Ton père travaille dur, mais y gagne pas un salaire à tout casser... Pis en plus, y peut pas prendre de congé pour aller en France, pis moi ben, j'ai mon travail à l'épicerie. Monsieur Pinard m'a dit qu'y avait besoin d'moi tout l'été. J'vas avoir seulement une journée d'congé icitte et là... c'pas assez pour aller en Europe.

Julien: Ouin, t'as un peu raison... mais j'vas quand même en parler à Élizabeth quand j'vas y aller la s'maine prochaine pour savoir c'qu'a en pense...

(Black out)

SCENE 3

(Sara entre sur scène. Elle a du courrier dans les mains et paraît toute excitée. Elle se dirigera vers la chaise où était assis Julien. Le décor général de la cuisine n'a pas changé, à part une petite table où sera déposé un autre téléphone pour les scènes où Sara sera chez elle. Les deux téléphones sont placés aux extrémités opposées de la pièce.)

Sara: Maman! Maman! J'ai reçu du courrier de Julien J'avais hâte qu'il m'écrive, ça fait déjà plusieurs jours que je lui ai posté ma lettre... Ce n'est pas dans ses habitudes de retarder sa réponse. J'ai hâte de connaître sa réponse. J'espère qu'il va pouvoir venir cet été... (Elle commence à lire...)

Le 3 décembre 1989

Chère Sara,

J'étais très heureux de recevoir ta lettre. Ça ma pris un peu de temps avant de te répondre mais y'avait des choses dont je voulais être sûr avant de t'en parler...

Dans ta lettre, tu me demandais ce que je voulais pour Noel, eh bien, j'ai demandé une guitare. Une guitare pour les débutants, car je ne sais pas encore en jouer, mais je compte bien l'apprendre...

Tu sais, j'étais très content que tu m'invites chez toi. J'en ai parlé à ma mère et elle m'a dit que je serais mieux de ne pas y penser... Premièrement à cause que je suis malade, mais aussi parce qu'on a pas beaucoup d'argent... J'étais très déçu, mais j'abandonne pas aussi facilement... C'est pour ça que j'en ai parlé à Élizabeth quand je suis allé à l'hôpital hier. Elle a dit que ça serait pas très sage si j'tais encore en traitement, mais que si je réussissais à obtenir ma rémission avant le mois de mai, elle n'y verrait aucun inconvénient. J'étais super content. Tu vas voir, j'vais l'avoir ma rémission!

Ton ami, Julien

(Sara regarde au plafond. Elle garde silence quelques secondes et ajoute:...) Tu verras Julien, tu vas l'avoir ta rémission... On va lutter ensemble. Le temps passera très vite, tu verras. (Fermant les yeux) Dans deux semaines déjà, c'est la Noël... Il faut que tu réussisses, il le faut...

(Black out)

SCENE 4

(Julien entre. Il n'a pas de casquette et ses cheveux ont repoussé un peu. Diane est là, elle prépare le repas. Des décorations de Noël ornent la pièce.)

Julien: (souriant et plein d'énergie) Aie m'man, après mes traitements cet après-midi est-ce qu'on va pouvoir aller magasiner? Je veux donner un p'tit cadeau à Sara pour Noël pis y reste pus grand temps...

Diane: J'vois pas pourquoi on irait pas... De toute façon, j'travaille pas cet après-midi, Monsieur Pinard m'a donné congé. J'vais en profiter pour faire quelques achats moi aussi...

Julien: Aie, m'man, t'rends-tu compte, y m'reste juste un traitement avant Noël pis j'en aurai pas d'autres avant trois semaines. (temps) En plus, ma formule sanguine est bonne, j'vas pouvoir m'amuser avec mes cousins. J'ai hâte d'les voir... Au moins, c't'année, j'vas pouvoir passer le temps des fêtes chez nous...(nostalgique) Te souviens-tu l'année passée... j'étais hospitalisé à Noël pis vous étiez v'nus toi, p'pa, grand-p'pa Hector pis tous les autres , pis vous m'aviez apporté pleins d'cadeaux ... Ça avait été ben l'fun mais j'aurais aimé ben mieux pas avoir de cadeaux pis être ici avec vous autres... En tout cas, c't'année, c'est ici que j'vas l'passer Noël, pas ailleurs!!! (Diane sourit, silence.)

T'sais m'man, j'ai presque hâte d'y aller à l'hôpital tantôt parce que j'sais qu'c'est l'dernier traitement que j'vas avoir avant un bon bout d'temps. Ça m'encourage ben gros. Même que chus plus motivé à l'école... pis en plus, les grands y m'écoeurent presque pus...

Diane: Chus contente de t'entendre parler d'même. Ça faisait longtemps que j't'avais pas vu aussi positif. M'a t'avouer qu'un bout d'temps, j'me d'mandais si t'avais pas arrêté de t'battre. Tsé, au début d'l'année quand tu t'faisais écoeurer par les grands... t'avais l'air tellement déprimé quand tu r'venais d'l'école... Pis en plus, les traitements semblaient pas faire effet (temps) J'savais pas trop quoi faire... T'étais vraiment en bas d'la côte. Pis moi, même si j'étais aussi déprimée qu'toi ben fallait pas qu'ça paraisse... Tu m'as dit toi-même l'autre jour que quand on veut guérir, avoir un bon moral pis vouloir se battre, c'est aussi important qu'les traitements... fallait au moins que j'te donne l'exemple...

Julien: C'est vrai qu'c'est important d'avoir un bon moral. Faut vouloir guérir, faut espérer pis faut toujours penser positivement... Parce que t'sais si tu reçois des traitements pis qu'dans l'fond tu t'dis qu'ça t'sert à rien... ben c'est pas évident qu'y vont faire effet... (temps) C'est ben beau, tout c't'e placotage là, mais c'est pas facile de toujours penser positivement... Y'a des fois où j'ai vraiment eu l'goût d'abandonner... J'voulais aller jouer au hockey dans' rue avec les autres, mais mes jambes me faisaient trop mal ou j'étais trop fatigué... Pis j'v'nais écoeuré des piqûres pis d'la radiothérapie... C'est vrai, j'étais vraiment en bas d'la côte. Mais depuis un bout d'temps, je r'monte tranquillement pas vite, ça va de mieux en mieux.

(Diane lui sourit. Il lui rend son sourire)

Diane: Tiens, on va manger, sinon on va être en retard à l'hôpital.

(Black out)

SCENE 5

(Diane décroche des décorations de Noël. Julien entre sur scène pendant qu'elle parle. Elle est dos à lui.)

Diane: (nostalgique) La maison est vide me semble. On croirait pas qu'y'a que'qu'jours c't'e maison-là était remplie d'monde pis qu'ça chantait pis qu'ça dansait... ton père est r'tourné travailler à matin pis y'est déjà parti en congrès pour quatre jours. Pis demain, ben c'est toi qui r'commence l'école...La maison va être grande.

(Elle se tourne vers Julien et continue à parler)

Tiens, t'as mis l'chandail que grand-p'pa Hector t'a donné?

Julien: Ouin, y m'fait bien hein?

Diane: Y'est pas un peu grand?

Julien: Ben voyons, c'est ça la mode m'man... les gars à l'école y'en ont tout des grands gilets. Grand-p'pa lui au moins, y connaît ça...

Diane: Si tu l'dis. (elle sourit) Veux-tu aller voir si on a reçu du courrier? Ta tante Isabelle est censée m'envoyer sa recette de gâteau au fromage. J'ai assez hâte de l'essayer...

(Julien sort de la scène. On entend une porte s'ouvrir et se fermer. Il revient rapidement, dépose quelques lettres sur la table, en ouvre une tout de suite et la lit tout bas.)

Julien: (sur un ton enjoué) C'est Sara. A dit qu'est ben contente d'la chaîne que j'y ai achetée pis qu'a trouve le p'tit médaillon ben beau... J'étais sûr qu'a l'aimerait. R'garde m'man, elle m'envoie des francs français. A dit que c'est pour quand je vais aller en France...

(Diane regarde Julien tendrement. Le téléphone sonne. Diane répond.)

Diane: Oui bonjour!... Ah, bonjour Élizabeth! (temps)

(Julien est attentif à la conversation)

Cet après-midi? (temps)
Ah, OK. Pas de problèmes. À cet après-midi, bonjour.

Julien: Qu'est-ce-qu'a voulait?

Diane: C'était Élizabeth, ton médecin.

Julien: (impatient) Je l'sais qu'c'est mon médecin. Qu'est-ce-qu'a voulait? Pourquoi t'as dit "à cet après-midi?"

Diane: A veut qu'on aille à l'hôpital. A dit qu'a veut t'parler. A m'en a pas dit plus...

Julien: À quelle heure?

Diane: A m'a pas donné d'heure précise, a dit le plus vite possible.

(Julien regarde sa montre)

Julien: Y'est 11h 15, si on part tout de suite, on va être à Montréal pour 1 heure. On ira manger au McDonald pis après on s'en va à l'hôpital. J'ai hâte de savoir c'qu'a veut...

Diane: C'est toi qui es boss... Mais laisse-moi l'temps d'm'arranger un peu..

Julien: OK! J'prends mon manteau pis j'vais t'attendre dehors.

(Il sort d'un côté de la scène, Diane, de l'autre)

(Black out)

SCENE 6 (bureau du médecin)

(Lorsque les lumières s'allument, Julien et sa mère sont assis. Élizabeth arrive avec un dossier dans les mains)

Élizabeth: Sa'ut Julien! T'as un nouveau chandail?

Julien: Oui, c'est grand-p'pa Hector qui me l'a donné pour Noël.

Élizabeth: T'as passé des belles vacances?

Julien: Oui, au Jour de l'an, toute la famille est venue chez nous. Y'avait du monde partout. Mes cousins étaient là pis on a joué avec le jeu de hockey sur table que Sébastien a eu pour Noël. C't'ait l'fun au bout... Pis toi, qu'est-ce-que t'as fait?

Élizabeth: Moi? La mère de Jean-Pierre, mon chum, nous a invités à souper pour Noël. Y'avait juste moi, Jean-Pierre, sa soeur pis son chum et bien sûr sa mère. Pis pour le Jour de l'an, on est allés fêter chez des amis. (silence) J'te trouve pas ben ben curieux Julien... Tu veux pas savoir pourquoi j't'ai fait v'nir?

Julien: Non!... Je l'sais!

Élizabeth: Comment ça tu l'sais? J't'ai encore rien dit...

Julien: Après ton téléphone a matin, m'a t'avouer que j'me d'mandais c'que tu m'voulais, mais j'y ai r'pensé... Quand tu y'as parlé au téléphone, m'man a t'a pas posé d'questions... pis tu sais comme moi qu'c'est pas son genre de pas poser d'questions (Élizabeth et Diane ont un sourire en coin). Ça fait que j'me suis dit qu'c'était sûrement pas grave... Pis si t'as quequ'chose d'important à m'dire, pis qu'c'est pas grave, y'a pas trente-

six mille hypothèses...Si j'ai ben compris la patente, ça veut dire que j'vas pouvoir aller en France cet été?

Élizabeth: Tu passes pas par quatre chemins.. j't'ai fait v'nir parce que j'voulais te l'annoncer moi-même, mais tu m'as devancée... Ben oui, t'es en rémission.(Diane et Julien se regardent. Ils se tiennent les mains et se sourient. Élizabeth continue.) Tu sais qu'les traitements s'arrêtent pas là pour autant...(Julien et Diane regardent Élizabeth) Pendant un mois,. il va falloir que tu viennes à chaque semaine pour de la radiothérapie et des ponctions lombaires et si ça va bien, on va espacer les traitements. Ces précautions-là, c'est pour éviter une rechute. Est-ce-que ça t'va?

Julien: Mets-en qu'ça m'va... rien que le fait d'savoir que j'vais voir Sara cet été, ça m'donne la force de continuer. (Il a l'air rêveur)

Élizabeth: En tout cas, Julien, chus ben fière de toi... Tu peux pas savoir comment ça m'fait plaisir... T'as jamais arrêté d'lutter pis c'est ton grand courage qui fait qu't'es en rémission aujourd'hui... Vu qu't'es là, on peut p't'être faire le traitement d'radio tout d'suite, ça t'éviterait de revenir cette semaine. Qu'est-ce-que t'en dis?

Julien: Pas d'prob...C'est qui qu'y est en radio aujourd'hui?

Élizabeth: C'est France pis Daniel. J'vais les appeler pour leur dire que tu y vas...

Julien: Dis'y'eux pas, c'est moi qui veux leur annoncer la bonne nouvelle.

Élizabeth: OK! OK! (elle prend son téléphone) France? (temps) Docteur Turner à l'appareil. Je t'envoie Julien pour son traitement. (elle sourit et rajoute...) Surtout ménage-le pas cette fois-là... (Julien la regarde et sourit. Elle raccroche.) Tu peux y aller, elle t'attend. On se revoit la semaine prochaine, même jour, même heure?

(Julien regarde sa mère)

Diane: Oui, pas d'problème. (Elle regarde Julien) On va aller à ton traitement, pis après, on va aller fêter la bonne nouvelle... j't'emmène manger une pizza...

Julien: All right!

Diane: Non, all dressed!!!

(Black out)

SCENE 7 (cuisine)

(Julien est assis à la table de la cuisine. Un journal est posé près de lui. Il écrit une lettre. Il lit à voix haute ce qu'il est en train d'écrire.)

Julien:

Le 10 janvier 1990

Chère Sara,

Comment vas-tu? Moi ça va très bien. Ma lettre ne sera pas très longue cette fois-ci. Je t'écris seulement pour t'annoncer une grande nouvelle. Je vais pouvoir aller chez toi cet été. Je suis allé chez la médecin en début de semaine et je suis en rémission... inutile de te dire que je suis super heureux. Pour ce qui est du voyage, tout n'est pas encore réglé avec mes parents et il reste encore la question de l'argent, mais le plus important est réglé. Je t'en redonne des nouvelles très bientôt.
Amitiés, Julien xx

(Il place la lettre dans une enveloppe et ouvre le journal qui est posé sur la table. Il lit à voix basse pendant quelques secondes)

Julien: M'man, y cherchent un camelot dans l'quartier... J'vais donner mon nom, comme ça j'vas pouvoir me faire un peu d'argent pour aller en France...

Diane: En parlant d'argent, Monsieur Pinard, mon patron à l'épicerie, se cherche justement quelqu'un pour faire des livraisons: c'est pour les personnes âgées qui n'aiment pas sortir l'hiver... Veux-tu que je lui en parle...?

Julien: Non laisse faire, j'vas aller l'voir moi-même. chus pus un bébé.

Diane: S'cuse-moi, t'as raison. Tu peux y aller cet après-midi, il devrait être là.

Julien: OK, mais en attendant, peux-tu v'nir me r'conduire à la bibliothèque? J'ai une recherche en géo pis j'veux aller chercher des livres sur la France...

Diane: (air moqueur) Sur la France??? J'comprends pas qu'tu t'intéresses à c'pays-là... Pourtant, y'a rien de spécial en France...(temps) Allez, viens, j'te laisse à la bibliothèque...

Julien: Merci!

(Ils sortent.)

(Black out)

SCENE 8

(Julien entre dans la cuisine, son sac à journaux en bandouillère. Il porte une casquette et son manteau de printemps. Diane arrive.)

Julien: On est bien dehors à matin. (temps) Madame Lamothe a fini par me payer... A m'devait deux semaines... J'commence à avoir pas mal d'argent. J'vais bientôt pouvoir acheter mon billet d'avion. Pis en plus, ma fête s'en vient pis grand-p'pa Hector m'a dit qu'y m'donnerait d'l'argent... J'vas même pouvoir ramener des souvenirs de mon voyage...

Diane: Ouin, parlons-en de c't'e voyage-là... Tu nous as jamais vraiment d'mandé à moi pis à ton père qu'est-ce qu'on en pensait...

Julien: Mais môman...

Diane: (ton sec) Y'a pas d'mais môman...(Ils se regardent et Diane poursuit d'un ton doux et consciencieux) Je l'sais comment c'te voyage-là est important pour toi. C'est pour ça qu'j'en ai parlé à ton père. On a parlé longtemps. (silence) Lui, y'était pas du tout d'accord. Y te trouvait trop jeune pour partir tout seul... moi aussi d'ailleurs, mais j'sais qu'tu y tiens plus que tout au monde, à ton voyage. (silence) T'es pus un bébé. Je l'sais que j't'ai toujours surprotégé, mais t'es mon seul enfant... J'veux qu'tu saches que j't'aime plus que tout au monde, pis c'est à cause de ça que j'te fais assez confiance pis que j'te laisse partir. J'ai fini par convaincre ton père. Y m'a suggéré d'appeler la mère de Sara pour être sûr que tout est correct... Pis pour c'qui est de l'argent, ben on va essayer de t'aider du mieux qu'on peut...Mais j't'avoue que depuis les derniers mois, tu m'as ben gros surpris de c'côté là... J'pense qu'on a pris la bonne décision.

Julien: Merci m'man, merci ben gros!

(Ils se regardent)

(Black out)

SCENE 9

(Julien arrive, une lettre à la main. Ses cheveux tombent maintenant sur ses oreilles. Il est en "shorts" et en t-shirt. Diane est déjà dans la cuisine.)

Julien: M'man, Sara m'a envoyé son numéro de téléphone pour que tu puisses appeler sa mère.

Diane: Julien!! On est juste au mois d'avril... Tu trouves pas qu'c'est d'bonne heure pour te mettre en shorts pis en t-shirt?

Julien: On est à la fin d'avril m'man pis y fait chaud dehors...(temps) T'as-tu compris c'que j't'ai dit? J'ai le numéro de téléphone de Sara.

Diane: Oui, j'vais appeler sa mère tantôt. Julien, tu penses pas qu'y s'rait temps de t'faire couper les ch'veux? Ça s'rait plus propre...

Julien: (Un peu fâché) Aie! J'ai pas eu un poil su'a tête pendant des mois, pis là tu veux que j'me fasse couper les ch'veux... Y'en est pas question.

Diane: OK! Fâche-toi pas... C'tait juste une suggestion... Y'est quelle heure, là?

(Julien regarde sa montre)

Julien: (Plus calme) Y'est 10 heures.

Diane: Ça veut dire qu'y'est à peu près 16 heures en France. Est-ce-que la mère de Sara travaille?

Julien: Non, pas que j'sache!

Diane: OK d'abord, j'vais l'appeler tout de suite. Donne-moi le numéro.(Julien lui tend sa lettre. Diane décroche le téléphone et signale.) Bonjour, est-ce-que j'pourrais parler à madame Delanges s'il vous plaît? (temps) Bonjour, j'suis contente de vous parler. J'suis la mère de Julien. OK, Marie-Claude, moi c'est Diane. J'imagine que vous savez un peu pourquoi j'vous téléphone? (temps) Oui, c'est ça, Sara vous en a parlé? (temps) Oui, oh oui! (temps) Non y s'adapte facilement. (temps) Pour l'instant, sa santé est bonne, mais son médecin a dit qu'elle contacterait un médecin en France au cas où il y aurait des problèmes, mais ça ne devrait pas être utile. (temps) Et pour l'aéroport? (temps) J'me suis informée et l'avion devrait arriver en France le 3 juillet vers 15 heures.(temps) Vous seriez très gentille...(temps) Le 11 juillet. (temps) Oui, (sourire) son billet d'avion est acheté depuis une semaine déjà. Y vit juste pour ce voyage-là...(temps) En tout cas, j'vous r'mercie beaucoup Marie-Claude. J'vous rappellerai quelques jours avant le départ, et de votre côté, s'il y a quelque chose, Sara a notre numéro de téléphone. (temps) Merci, vous aussi. À la prochaine! (Diane raccroche et regarde Julien.) La mère de Sara est très gentille. J'suis sûre que tu vas l'aimer. Elle et Sara vont aller te chercher à l'aéroport. Elle dit qu'elle ne travaille pas et qu'elle va pouvoir vous accompagner dans vos visites. Y paraît que vous avez beaucoup de projets?

Julien: Oui, mais on a pas encore fini notre itinéraire. Y faut justement qu'je r'tourne à la bibliothèque pour prendre d'autres informations. (temps) Aie, m'man, mon billet d'avion y'est déjà tout payé pis y m'reste un peu d'argent de côté pour acheter des souvenirs...

Diane: En parlant d'souvenirs, ça s'rait bien si tu apportais un p'tit cadeau aux parents de Sara pour les remercier de t'accueillir chez eux.

Julien: T'as ben raison. J'avais pas pensé à ça... Mais qu'est-ce-que j'peux leur acheter? Je l'sais pas moi, c'que ça aime les adultes...

Diane: Tu pourrais peut-être leur emmener du sirop d'érable, ça coûte un fortune en France... Tu peux aussi leur acheter un petit bibelot ou un cadre...que'qu'chose de pas trop gros, y faut que tu sois capable de le mettre dans tes bagages. Je l'sais pas trop, y va falloir aller magasiner.

Julien: Ouin, j'veux emmener que'qu'chose à Sara aussi. J'vais peut-être y acheter un t–shirt semblable à celui que grand-p'pa m'a donné. Quand j'lui avais envoyé ma photo après Noël, elle l'avait trouvé ben beau... En tout cas, on en reparlera; là, faut que j'aille chercher mon gant, on s'en va jouer au base-ball au parc de l'école. (Il va chercher son gant) Salut m'man! (Il sort) (Black out)

SCENE 10

(Julien arrive dans la cuisine. Dans sa main, il tient un sac de plastique. Diane est assise à la table et lit une revue. A l'autre bout de la table, il y a un pile de livres)

Julien: Aie, m'man, tu sais pas quoi?

Diane: Oui, je l'sais, t'as fini l'école, pis tu t'en vas en France dans une semaine... Ça fait 4 fois qu'tu me l'dis en l'espace d'une demi-heure...

Julien: Chus heureux m'man, tu peux pas savoir comment... Avant-hier, j'ai passé mes derniers tests à l'hôpital, pis mes bagages sont presque finis...(Il sort un t-shirt de son sac en plastique.) Aie m'man, r'garde le t-shirt que j'ai acheté pour Sara. Y'est beau hein...?

Diane: Oui, t'as pas mal de goût! (Elle poursuit d'un ton ironique.) Lui au moins, y'est pas trop grand...

Julien: T'sais, fallait pas qui soit trop grand, Sara est pas ben grosse...

(Julien ouvre un livre)

Julien: R'garde, on va aller voir c'te musée-là... Pis Sara, a m'a dit dans sa dernière lettre que son oncle était propriétaire d'une vigne pis qu'on irait le voir. Ça va être super, elle va me montrer plein de choses, pis on va prendre des photos avec l'appareil qu'elle a eu pour Noël. On va les faire finir en double, pis j'vas pouvoir te montrer tout c'qu'on a vu...(De plus en plus excité)...pis j'vas t'envoyer des cartes postales, pis a m'a aussi dit qu'a me présenterait à ses amis pis qu'on jouerait au rugby. Pis on va aussi aller dans un parc d'attractions, y paraît qu'y'a des super montagnes russes là-bas... (temps) J'ai assez hâte d'la voir m'man. Ça fait plus que deux ans qu'on s'écrit. C'te fille-là, a me connaît plus que n'importe quel de mes amis pis dans une semaine, j'vais la voir pour la première fois...

(Le téléphone sonne, Julien se précipite pour répondre)

Julien: Oui, allô!

(On entend la voix de Élizabeth en "voix off")

Élizabeth: Bonjour Julien, c'est Élizabeth, est-ce-que ta mère est là?

Julien: Oui, mais j'imagine que c'est de moi que tu veux parler...C'est pour donner les résultats des tests?...Ça fait assez longtemps que j'suis malade pour les comprendre. Tu peux me les donner...

Élizabeth: Julien, t'es-tu senti fatigué pendant les dernières semaines? As-tu remarqué quelque chose d'anormal, des étourdissements, des bleus sur tes jambes?

Julien: Ben chus un peu fatigué, mais c'est normal, chus en train de préparer toutes mes affaires pour aller en France...pis j'ai une couple de bleus, mais c'est parce qu'on joue au soccer à l'école... Pourquoi tu m'demandes ça?

Élizabeth: (Ton grave) Je l'sais pas, y'a quelque chose de pas normal dans le résultat des tests... Peut-être que c'est pas grave, mais j'aimerais que tu viennes cet après-midi avec ta mère, j'aimerais passer d'autres tests pour être sûre que ta formule sanguine est correcte.

Julien: M'man, Élizabeth veut savoir si on peut aller à l'hôpital cet après-midi, elle veut que je passe d'autres tests. (Diane fait signe que oui, mais elle a l'air inquiète.) Ça va Élizabeth, ma mère est d'accord.

Élizabeth: T'sais Julien, fais-toi z'en pas, c'est peut-être pas grave.

Julien: Ouin! (temps) À cet après-midi, bye!

Élizabeth: Bye!

(Julien raccroche le téléphone)

Diane: Qu'est-ce qui se passe Julien? Pourquoi qu'a veut qu'on aille à l'hôpital?

Julien: A veut faire d'autres tests, a dit qu'y'avait que'qu'chose de pas normal dans ceux que j'ai passés au début de la semaine... J'sais pas trop quoi, a m'en a pas dit plus long.

Diane: Y'a rien d'grave j'espère...Hein Julien?

Julien: (L'air irrité) J't'ai dit qu'j'en savais pas plus long!

(Il semble un peu fâché. Il se dirige vers les coulisses d'un pas déterminé.)

(Black out)

SCENE 11 (bureau du médecin)

(Julien et Diane sont assis dans le bureau d'Elizabeth. Elle arrive, un dossier à la main.)

Julien: Ça ben été long pour avoir les résultats! Ça fait presque deux heures qu'on attend.

Élizabeth: Les techniciens font du mieux qu'y peuvent Julien...

(Elle feuillette le dossier. Julien s'impatiente.)

Julien: Pis, (temps) c'est quoi le résultat des tests?

(Élizabeth semble mal à l'aise. Elle regarde Julien)

Élizabeth: J'aurais voulu ne jamais avoir à t'annoncer ça...

Julien: (Calme et serein) Les bleus sur mes jambes... c'est pas le soccer hein? C'est une rechute, c'est ça? (Élizabeth fait signe que oui. Julien semble désemparé... il poursuit, mais cette fois-ci, il a du mal à contrôler ses émotions) Mon voyage Élizabeth, mon voyage!!! J'étais supposé partir dans une semaine, mes bagages sont presque finis, pis mon billet d'avion est acheté. (temps) Pis Sara, elle? Elle avait tout préparé. Comment j'vais y annoncer ça?

Élizabeth: T'sais Julien, on s'en est aperçu à temps. En t'hospitalisant tout de suite, pis en t'donnant d'la chimio intensive ça devrait bien aller.

Julien: (L'air découragé) Tu m'donnes-tu jusqu'à demain, l'temps qu'j'appelle Sara pour lui dire que j'peux pas y aller, pis que j'prépare une couple d'affaires?

Élizabeth: Oui, ça va. J'te fais préparer une chambre pour demain après-midi, ça te va?

Julien: Oui.

(Élizabeth se lève, se dirige vers Julien et se penche près de lui. Elle lui prend les mains.)

Élizabeth: On va s'battre ensemble Julien. On va s'battre!

(Julien prend son médecin par le cou. Elle l'entoure aussi de ses bras.)

Julien: (Il parle en sanglotant) Je l'sais pas si j'ai la force de m'battre. (silence) chus tellement déçu pour mon voyage...Pourtant, je d'mandais pas grand chose, j'voulais juste voir Sara ... juste une fois!!!

Élizabeth: Ça va aller Julien, j'suis là, ça va aller.

(Black out)

SCENE 12 (cuisine)

(Julien prend le téléphone, il a un bout de papier dans les mains. Il signale. Un autre téléphone, placé à l'autre bout de la pièce, sonne. Sara entre et répond. Ils sont tous les deux dans la cuisine, mais ne se voient pas.)

Sara: Oui, bonjour!

Julien: Bonjour, est-ce-que je pourrais parler à Sara, s'il vous plaît?

Sara: C'est moi.

Julien: Salut, c'est Julien. Ça va?

Sara: (Tout emballée) Ah oui! Ça va très bien. J'ai assez hâte que tu viennes. Ta chambre est déjà prête. Je l'ai toute décorée hier. Ça va être extra!

Julien: (calme) Justement, c'est pour ça que j't'appelle... (temps) Sara, j'pourrai pas aller chez toi. Je suis en rechute. J'entre à l'hôpital tantôt pour qu'y me donnent d'la chimio intensive (temps) Je l'sais pas trop quoi t'dire Sara... Chus tellement déçu...(silence)

Sara: Est-ce-que tu vas pouvoir venir quand tu vas sortir de l'hôpital?

Julien: Non. Il va falloir que j'attende d'être encore en rémission. Ça va peut-être être long Sara... Mais j'te jure qu'un jour j'vas y aller chez vous. J'te l'jure.

Sara: En attendant, j'vas t'écrire à tous les jours pour que tu penses à moi. Je l'sais qu'tu pourras peut-être pas répondre à toutes mes lettres, mais c'est pas grave. J'vas penser à toi très fort.

Julien: Merci beaucoup Sara. J'vais t'en donner des nouvelles dès que j'pourrai. À la prochaine. (Au bord des larmes) Faut que j'y aille là. Bye! (Il raccroche)

Sara: Julien, je t'embrasse...

(Julien prend sa valise et se dirige vers les coulisses.)

Julien: M'man, chus prêt pour aller à l'hôpital, j't'attends dans l'auto.
(Black out)

SCENE 13 (Chambre d'hôpital)

(Julien est assis dans son lit. Sa mère est assise dans une chaise près de lui.)

Diane: Approche-toi Julien. On va jouer aux cartes. Ça va te changer les idées.

Julien: (Irrité) J'ai pas l'goût d'jouer aux cartes, pis j'ai pas l'goût de rien faire. Chus écoeuré d'être ici! Ça fait une semaine et demie qu'chus ici pis ça va pas mieux. C'est en France que chus supposé être, pas à l'hôpital!

Diane: Chus sûre que Sara a pense ben gros à toi, pis qu'elle aussi est déçue...

Julien: (Fâché) Elle! Parle-moi z'en pas. A m'avait dit qu'à m'écrirait tous les jours, pis j'ai pas encore reçu une lettre. (temps) J'pensais qu'elle au moins c'tait mon amie pis qu'a me laisserait pas tomber à cause que chus malade...mais est pareille comme tous les autres. C'est juste une hypocrite!!

Diane: Calme-toi julien. Tu trouves pas qu't'es un peu dur avec elle? Chus sûre que si a t'a pas écrit c'est parcqu'elle a une très bonne raison. Laisse-z'y un peu d'temps.

Julien: Du temps, du temps...Quand on est malade comme moi on en a jamais trop du temps. On sait jamais qu'est-ce qui peut arriver...

(Julien prend une revue qui est déposée sur sa table de chevet. Il commence à la lire en silence. Diane regarde sa montre.)

Diane: Ton repas va arriver d'une minute à l'autre. En attendant, j'vais aller me chercher une tisane à la cafétéria.

(Julien ne lève même pas les yeux. Diane sort. Quelques secondes plus tard, un infirmier entre, un plateau dans les mains.)

Infirmier: Tiens Julien, j't'amène ton repas.

Julien: J'ai pas faim.

Infirmier: Essaie au moins de manger un peu. Faut que tu manges si tu veux reprendre des forces. J'te laisse ton plateau sur la table, OK?

Julien: J't'ai dit qu'j'avais pas faim. Laisse-le là si tu veux mais j'mangerai pas!

Infirmier: Comme tu veux....

(L'infirmier sort. (temps) Diane revient. Elle est suivie par Sara et ses parents.)

Diane: Julien, j'pense que t'as d'la visite.

(Julien se lève les yeux, il voit Sara. Dans ses mains elle a un cadeau et un album photo. Et dans son cou, Sara a la chaîne et le pendentif que Julien lui a donnés pour Noël. Sara s'approche du lit, dépose ce qu'elle a dans les mains et prend les mains de Julien. Ils se regardent pendant quelques secondes.)

Julien: Chus tellement content d'te voir Sara, tu peux pas savoir comment...

Sara: Moi aussi j'suis contente. Ça fait tellement longtemps...(silence)

(Pendant ce temps-là...)

Diane: (En s'adressant aux parents de Sara) Venez, on va les laisser seuls un moment. (Ils sortent de scène)

(Sara prend le cadeau, le donne à Julien)

Sara: Tiens, c'est pour toi.

Julien: Merci.

(Julien ouvre le cadeau. Il en sort une dizaine d'enveloppes, entourées d'un mouchoir sur lequel est brodé: "A JULIEN, MON MEILLEUR AMI. SARA XXX"

Sara: C'est les lettres que je t'avais promises. J'ai préféré te les remettre moi-même plutôt que te les poster. (temps) Et le mouchoir, c'est moi qui l'ai brodé. C'est ma grand-mère qui m'a montré comment faire. Ah oui, je t'ai emmené des photos. (Elle lui présente l'album) J'ai photographié toutes les choses qu'on voulait visiter ensemble. Quand tu vas t'ennuyer, tu pourras les regarder et penser au plaisir qu'on va avoir quand tu seras guéri... ça va te donner de l'énergie...

(Julien regarde son amie. Quelques larmes coulent de ses yeux.)

Julien: Sara, y faut que j'te présente des excuses. Tantôt, j'ai dit du mal de toi. J'pensais qu'tu m'avais laissé tomber... (temps) Tsais Sara, toi aussi t'es ma meilleure amie... Tu vas voir, j'vais guérir. J'vais m'battre pour toi.

(Sara s'approche de Julien et l'entoure de ses bras. Julien la serre aussi très fort. (Les rideaux se ferment.)

2e Prix

Rencontre de deux mondes

Pascale Héroux

PERSONNAGES

Antoine : 50 ans, époux d'Éloïse.

Éloïse : 48 ans, épouse d'Antoine.

Mélanie : 25 ans, fille d'Éloïse et d'Antoine.

Gabriel : 26 ans, copain de Mélanie.

Père : 75 ans, père d'Éloïse.

Mère : 73 ans, mère d'Éloïse.

Sophie : servante.

DÉCOR

Le salon d'une luxueuse maison du quartier Mont-Royal, été 1990.

Le salon est vide.
Entrent Antoine et Éloïse.

ANTOINE : Chérie, pourquoi as-tu préparé une si grande fête pour le simple retour de ta fille?

ÉLOÏSE : Notre fille revient d'un voyage de trois ans en Europe et il semble être digne de notre famille de lui souhaiter la bienvenue parmi les siens.

Éloïse prend une flûte à champagne sur la table du salon et l'examine.

ÉLOÏSE : (En criant :) Sophie! ... Sophie!

Entre Sophie.

SOPHIE : Vous avez demandé, Madame?

ÉLOÏSE : Bien sûr que j'ai demandé! Il y a une odieuse tache sur cette flûte de cristal d'Arques. Je veux que tout soit impeccable, de la moquette au plafonnier.

On entend la sonnerie de la porte.

ÉLOÏSE : Mon Dieu! Déjà mes parents! (À Antoine :) Et toi, tâche de bien te conduire en leur présence, comme un adulte qui assume ses responsabilités et ses actes. La dernière fois, tu avais pris le chapeau épinglé de roses de soie de maman et tu l'avais mis comme centre de table entouré de la trempette et des légumes crus.

Éloïse sort.

ANTOINE : Elle le méritait! (À l'auditoire :) Voilà trois ans que ma fille, Mélanie, a quitté la maison sans m'avertir, moi, son propre père. C'est eux, eux autres, qui l'ont poussée hors de chez moi. J'ai appris la nouvelle par Éloïse. Le choc. J'ai crié, j'ai crié! Au voleur! Au voleur! On m'a volé ma fille! Alors, je me suis précipité dehors, laissant ma femme et ses manières derrière moi. J'ai couru, puis j'ai couru! Puis badang! Je me suis arrêté. Comme ça. Je me suis rendu compte à cet instant que celui qui l'avait éloignée de moi était moi, moi seul. J'étais perdu, j'étais

défait. Il m'arrive, certains jours, de croire fermement que je suis LE responsable. Je ME suis privé pendant trois ans de ma joie de vivre, de mon support, de mon trésor. Et il y a des jours où je me dis que ce n'est peut-être pas de ma faute... Que la vie est faite tout bonnement comme ça... Que je n'ai rien fait de mal. Après tout, je lui avais tout donné : un toit, une éducation, un avenir. Elle aurait pu devenir avocate, médecin ou écrivaine, tout comme moi. Mais non, elle a préféré s'enfuir au pays de l'Histoire comme elle le disait si souvent. Et maintenant... maintenant? Plus rien, un vide, un grand trou noir de 1095 jours d'absence. Je ne sais vraiment plus de quelle façon l'accueillir. Sur quel pied devrais-je danser son retour : celui de la joie ou celui de la colère?

On entend des bruits de voix provenir du vestibule.
Entrent Éloïse et ses parents.

ÉLOÏSE : Tu viens dire le bonjour à tes beaux-parents?

ANTOINE : Bonjour.

MÈRE : Bonjour Antoine! Toujours préoccupé par la destinée de tes livres? En quête d'un prochain éditeur pour rembourrer ta richesse, ton compte en banque? À propos, notre voisin, le troisième, M. Beaudoin, eh bien...

ANTOINE : Eh bien?...

MÈRE : ... il est directeur de la maison d'édition Bayard... Je lui ai montré tes... Comment dirais-je?... bouquins et il est très intéressé à te rencontrer. Je lui ai donné ton numéro de téléphone et il m'a promis qu'il prendrait contact avec toi cette semaine. (Plus bas :) C'est bien le seul à comprendre ta fourmilière de mots.

ANTOINE : J'ai toujours respecté les opinions des autres, même si elles n'ont aucune valeur à mes yeux. (Au père :) Vous vous portez bien, monsieur Aubert? Vous me paraissez un peu tendu. Vos colonnes de chiffres divaguent? Le un se méfie du deux?

PÈRE : Je te remercie sincèrement, Antoine, de te préoccuper à ce point de moi, mais je me porte à merveille.

ÉLOÏSE : (En criant :) Sophie, veille à nous offrir un champagne de bon goût!

Sophie sert le champagne.

ÉLOÏSE : Permettez-moi de vous inviter à vous asseoir. Papa, prenez le grand fauteuil : il est plus confortable.

PÈRE : Merci, ma chérie, c'est bien aimable à toi.

ÉLOÏSE : Mm, délicieux! Je pourrais même dire exquis.

MÈRE : Ma chérie, ton père et moi t'aurons au moins appris à goûter aux bonnes choses de la vie ... n'est-ce pas, Émile?

PÈRE : Oui, c'est vrai!... Le champagne est succulent et d'une couleur...

ANTOINE : (À part :) Oui, c'est tout à fait ce que j'espérais de cette rencontre. On se croirait au cinéma devant le grand écran. Ils boivent un mousseux honnête et se sentent obligés de l'ennoblir. Chacun joue son rôle. On aura sûrement droit à de grandes scènes.

ÉLOÏSE : Maman, vos cheveux me paraissent plus longs que lorsque nous nous sommes vues dernièrement.

MÈRE : Hein?... Ah oui! Je les ai fait couper hier.

Silence.
Pendant que la conversation continue entre Éloïse et ses parents :

ANTOINE : (À part :) Deux semaines après le départ de Mélanie, nous avons reçu une lettre de sa part. Elle écrivait de ne pas nous inquiéter, que ce n'était qu'un passage qu'elle devait franchir et vivre. Elle ne sentait pas en elle la force de nous affronter pour en discuter. (Plus bas :) De toute façon, elle se serait heurtée à un mur que seuls les plus ingénieux auraient su percer.

Silence.
Antoine regarde Éloïse.

ANTOINE : (À part :) Je crois qu'elle était heureuse là-bas. Des montagnes, des champs de fleurs. Voir la nature à ses tout premiers balbutiements. Oui, cette nature me ressemble. Moi aussi, j'aimerais m'en rapprocher, m'en

rapprocher tellement qu'elle deviendrait ma complice de tous les jours. J'aimerais créer mon propre paysage, le métamorphoser à ma guise, lui donner des qualités la veille et les abandonner le jour même. J'aimerais façonner ma propre existence. J'aimerais me reconnecter avec ce qui est essentiel. J'aimerais... J'aimerais... mais je suis mou, trop mou. Je me suis laissé modeler par Éloïse et ses manières...

ÉLOÏSE : Oui, Antoine porte toujours un complet-veston avec cravate lors des réunions et des assemblées de notre association. Tu sais, celle du club de golf La Vallée Verte...

ANTOINE : (À part :) Mélanie, elle, est partie. Elle m'a laissé seul avec des fantaisies aux airs pincés et à la bouche pointue...

ÉLOÏSE : Oui, c'est vrai. Mon parfum a une odeur délicate, fraîche et même un peu exotique. C'est du Oscar de la Renta...

ANTOINE : (À part :) Mélanie cherchait LA vie. L'a-t-elle finalement trouvée? Je l'espère... Oh oui! Je l'espère.

ÉLOÏSE : Antoine?

ANTOINE : Mm.

ÉLOÏSE : Antoine! Tu m'écoutes?

ANTOINE : Mm... Mm. Euh, oui, ma chérie!

ÉLOÏSE : Où étais-tu passé?

ANTOINE : Oh! Loin, très loin...

ÉLOÏSE : Dans ton monde. Depuis quelque temps, j'ai l'impression que, petit à petit, tu deviens un ermite.

ANTOINE : J'écris un livre. C'est bien normal que je m'y attache. Avec lui, je ne suis plus seul dans mon monde comme tu dis. Il est toujours à mes côtés. C'est comme s'il rentrait tout doucement dans ma vie.

ÉLOÏSE : Ce n'est pas une raison pour t'enfermer constamment dans ta petite zone, celle-là même qui nous est inaccessible.

ANTOINE : Vous êtes trop curieux.

ÉLOÏSE : C'est comme si nous t'assommions avec nos questions.

ANTOINE : Elles sont trop directes.

ÉLOÏSE : Tu ne prêtes jamais attention à notre conversation. À tout moment, tu rejoins ta stupide envie d'écrire. En plein milieu d'un repas, ton esprit de... de créateur se met en branle puis, v'lan!, te voilà armé d'un crayon. Tu poses sur une feuille le fruit de tout cet énervement-là. Tout ça pour un gribouillis absurde, incompréhensible et indéchiffrable. Après, tu me demandes si c'est mieux d'écrire un fauteuil berçant ou un fauteuil qui berce. Bon Dieu, mais c'est la même chose!

ANTOINE : Pas du tout. Un fauteuil berçant, il est là, il existe, un point c'est tout. Mais un fauteuil qui berce, il se passe quelque chose, une action. Il ne fait pas juste exister. Il bouge, il est vivant. De toute façon, je parlais d'une âme bercée par le fauteuil des rêves et non d'un corps!

ÉLOÏSE : Une âme assise dans un fauteuil! Ben voyons! Toi et tes mots, vous vous entendez bien ensemble! Mais il n'y a pas que ça. Chaque fois que nous te parlons, c'est comme si nous te sortions d'une bulle, la bulle de ton univers ouate et volatile. Tu ne t'intéresses donc jamais à ce que nous disons?

ANTOINE : Citer les paroles du voisin des voisins des autres voisins. Non, merci!

MÈRE : En parlant des voisins. Une chose est certaine : c'est que Mélanie fait jaser tout l'entourage. Si elle croyait garder sa bonne réputation de jeune femme raisonnable et saine d'esprit, elle s'est royalement trompée. Les voisins sont tous contrariés d'apprendre qu'il y a une fugueuse dans l'arrondissement (Elle regarde Antoine :) en plus d'un original. Ils ont tous peur que, si la nouvelle se répand, les valeurs immobilières ne chutent en catastrophe. En passant, je ne vous avais pas dit que M. Beauséjour...

ANTOINE : Et voilà que ça recommence!

ÉLOÏSE : Antoine! S'il te plaît! Tu disais maman...

MÈRE : Pff! Je disais donc que Jean-Marc Beauséjour, tu sais, le deuxième voisin, a dit à la femme de l'oncle du médecin Gilles Dautin, qui est marié à Emmanuelle Ruest, que Mélanie serait très mal vue lorsqu'elle reviendrait.

ANTOINE : Que c'est beau parler pour ne rien dire! (À part :) Ah! Si tous ceux qui parlent réfléchissaient, comme l'air serait léger!

ÉLOÏSE, MÈRE : Hein!

ANTOINE : Ce n'est pas grave! Je ne comprendrai jamais le placotage du voisinage. De toute manière, ils n'ont qu'à se trouver un autre pâturage à brouter.

PÈRE : En Europe, il doit sûrement y avoir beaucoup de pâturages, de prairies, de moutons. Ah! Mon doux que j'ai hâte que Mélanie nous raconte tout son vécu là-bas. J'espère qu'elle a profité pleinement des plaisirs de la vie qui s'offraient à elle : parcourir toutes les rues en quête d'un achat, faire des pirouettes dans les discothèques et...

ÉLOÏSE : Et visiter des musées, fréquenter des cinémas et des bibliothèques. Son esprit est maintenant rempli de connaissances. Elle pourra ensuite les utiliser lors de ses conversations avec ses copines. Oh oui! Se cultiver est un besoin essentiel pour elle. C'est vrai! Elle lui accorde une très grande importance.

ANTOINE : Elle ou toi?

ÉLOÏSE : Elle ou toi... Je ne comprends pas.

ANTOINE : Est-ce Mélanie ou toi qui ressent l'incessant, l'indispensable besoin d'empaqueter des idées et des données dans sa mémoire et de les distribuer à qui veut entendre ou bien jusqu'à temps qu'elles changent totalement de sens?

ÉLOÏSE : Nous adorons toutes les deux nous cultiver.

ANTOINE : Oh non! C'est toi qui la pousses à se cultiver davantage. Tu ne vis que selon ton intelligence et tes besoins cérébreux. Tu ne me crois pas? Ben alors, qu'est-ce que des sentiments, des émotions? (Pause.) Tu l'ignores. Tu n'agis qu'en fonction des idées qui te sont dictées et tu oublies entièrement qui tu es réellement. Tu désires tellement faire de Mélanie un être capable de sauver les apparences en toutes circonstances que tu écrases totalement sa spontanéité et sa créativité.

ÉLOÏSE : Qu'est-ce qui te prend? Tu ne me parles jamais sur ce ton.

ANTOINE : Je viens de crever ma bulle.

ÉLOÏSE : Je pense que j'aime mieux quand tu vis dans ton oisiveté même si parfois tu fais des idioties.

Entre Sophie apportant des hors-d'oeuvre.

ANTOINE : Des idioties? Moi? Jamais! (Il regarde Éloïse.) Euh!... Si tu veux parler de ce matin, c'était une distraction que tout le monde peut se permettre de faire.

ÉLOÏSE : Sûrement pas! Ce matin, figurez-vous que je lui ai demandé de la monnaie pour la quête du dimanche. Eh bien, j'arrive dans la cuisine et monsieur faisait patauger sa cuillère dans son lait et ses Analphabits.

ANTOINE : Des Alphabits, Éloïse, des Alphabits! Je cherchais le dollar que je voulais te donner : il m'avait échappé et avait échoué dans mon bol de céréales.

ÉLOÏSE : Ah. Il y a aussi la fois où tu avais entrepris de donner une nouvelle mine à la cuisine.

ANTOINE : Éloïse, tu ne vas tout de même pas ressortir cette histoire-là, c'est une antiquité! Voilà au moins quatre ans que ça s'est produit.

ÉLOÏSE : Quand même! Tu avais consacré tout l'avant-midi à dénuder cette pièce. Puis après, je t'avais découvert étendu sur le couvre-plancher envahi par un sommeil tellement profond...

ANTOINE : T'exagères!

ÉLOÏSE : Antoine, tu ronflais. Tu t'étais réveillé dans l'après-midi. Puis là, tu avais eu une inspiration soudaine, je crois bien. Tu étais parti à la conquête des quatre murs. Tu avais empoigné tes outils de peintre et tu t'étais mis à l'oeuvre. Je n'avais pu savoir de quelle manière tu maquillais notre cuisine parce que tu n'avais pas voulu me laisser entrer.

ANTOINE : Je ne dévoile jamais une oeuvre inachevée.

ÉLOÏSE : Le résultat aurait été le même. Après ce refus, j'avais pris l'initiative d'une conversation avec témoin.

MÈRE : Qui?

ÉLOÏSE : La porte. Mais je n'en avais tiré que des mm mm en guise de réponse. Lorsque j'avais pu enfin voir ce que tu avais mijoté pendant tout ce temps, j'étais restée figée sur place. Au centre d'une mare de bleu, il y avait un rocher qui s'étendait sur les quatre murs de la cuisine. Des visages y étaient sculptés au pinceau : celui de Mélanie, le tien et le mien. L'ensemble avait l'allure de multiples monolithes réunis.

ANTOINE : Tu m'avais dit que les paysages te fascinaient.

ÉLOÏSE : C'est ça! Avec toi, tout est extrême!

On entend la sonnerie de la porte.

ÉLOÏSE : Ça doit être Mélanie. Vite, venez l'accueillir!

Tous se lèvent.
Entrent Mélanie et Gabriel. Ce dernier porte un paquet dans ses bras.

MÉLANIE : Allô, le peuple!

Silence.

MÉLANIE : La famille, je vous présente Gabriel, mon copain. Gabriel, ma famille : ma mère Éloïse, mon père Antoine et mes grands-parents.

FAMILLE : Enchantée!

GABRIEL : Hé!... Euh... moi de même!

ÉLOÏSE : (À Mélanie, à part :) Mélanie! Franchement! Tu aurais pu penser à nous avertir que tu amènerais... ton copain. Nous ne le connaissons même pas. Est-ce qu'il provient, au moins, d'une bonne famille? A-t-il été bien éduqué?

MÉLANIE : (Fort et voulant retrouver Gabriel :) Maman...

ÉLOÏSE : (La retenant :) As-tu remarqué de quelle façon il coordonne ses vêtements? On est au coeur du mois de juillet et il porte encore un foulard autour du cou. Il vit peut-être sur une autre planète? Sait-on jamais?

MÉLANIE : (Plus fort :) Maman...

ÉLOÏSE : (Fort :) Mélanie, on ne s'accroche pas à un jeune homme sans savoir ce qu'il cache réellement. Quand vas-tu arrêter de butiner d'un amour à un autre. Tu t'écorches pour rien.

MÉLANIE : Pour rien? Maman, le premier copain que j'ai eu, y sortait tout droit de ton école des manières. Tu lui avais déjà tricoté un avenir. Tu lui avais fait des retouches pour qu'y soit à ton goût. Pis, tu me l'avais lancé comme une bouée de sauvetage... (Plus bas :) que j'ai jamais attrapée d'ailleurs. Eh ben, voilà le deuxième! Celui-là y vient d'mes trippes. On est d'la même race. Y'est sensible...

ÉLOÏSE : Bon, un pleurnicheur!

MÉLANIE : C'est pas un faible! Y porte un regard plus doux sur la vie. C'est pas pareil!

GABRIEL : (À Mélanie, plus bas :) Le portrait que tu m'en avais fait est assez juste!

MÉLANIE : Ouais. Tu vois. On a même pas les deux pieds dans'maison qu'a pisse déjà son acide dessus nous autres.

ÉLOÏSE : J'imagine que vous poursuivez une carrière, monsieur...

GABRIEL : Gabriel, madame, seulement Gabriel. Oui, je suis peintre.

ÉLOÏSE : Quoi! Un autre fou dans sa bulle! Ah, les artistes! Vous me grugez!

GABRIEL : Les fous sont des génies, madame, et les génies, des fous.

ÉLOÏSE : Un génie, c'est quelqu'un du moins!

GABRIEL : Il n'existe aucune frontière entre les génies et les fous.

ÉLOÏSE : Les fous ne savent pas comment se servir de leur intelligence. Ils ne suivent pas les lois déterminées par notre société : ils ont les leurs. En plus, leurs cerveaux ressemblent à des vraies boules chiffonnées.

GABRIEL : Madame, la société peut se comparer à... à... une arche carrée, tiens! C'est un modèle commun à tous. Chacun doit s'adapter à son petit moule prédestiné. Nous sommes emprisonnés dans cette foutue société. Nous sommes coincés à l'intérieur de ses parois, de ses règles, de ses lois comme vous dites! La conformité, chère conformité! Ne voulez-vous donc pas vous libérer de l'empire extérieur des choses? ... Ah oui! C'est vrai! J'oubliais qu'au-delà de la frontière de la société, c'est l'inconnu, c'est l'étranger. Vous avez peur... Vous avez peur d'y aller. Ceux qui osent ne laissent que d'infimes traces de leur passage. La société?... Chacun appartient à cette maudite autorité quasiment absolue!

ÉLOÏSE : Mélanie, tu ne vas quand même pas nous faire endurer ce grishpouille-là pendant tout ton séjour!

MÉLANIE : Maman! ...

ÉLOÏSE : As-tu pensé à ce que tu m'infliges, ma petite fille? Je ne vois pas pourquoi je supporterais un ... un pareil spoutnik! Il est tellement, mais tellement... Ah!!! Monsieur «Gabriel», je ne vous dis pas bonsoir!

Éloïse sort, suivie de ses parents.

ANTOINE : (À Gabriel :) Tu es le bienvenu parmi nous. Voilà un bref aperçu de notre famille! À la bonne vôtre... (Il boit).

GABRIEL : Ne vous en faites pas : Mélanie m'avait prévenu. Je savais ce qui m'attendait. Si j'ai accepté de venir ici, c'est beaucoup plus pour vous connaître, vous. D'après ce que m'a dit Mélanie, nous sommes du même sang. Vous, vous cherchez l'harmonie des mots et moi, celle des couleurs.

ANTOINE : Je vous en prie, assoyez-vous!

Tous vont s'asseoir.

ANTOINE : Dites-moi, comment vous êtes-vous rencontrés?

MÉLANIE : T'sais, papa, j'suis partie sur une pinotte pis...

GABRIEL : Elle était en quête d'un travail. En ce qui me concerne, je cherchais une illumination, un soleil de ma vie, une splendeur divine. Puis, lorsque j'ai vu Mélanie, là, assise à une terrasse de café, j'ai vu en elle une lumière, une vibration unique, une réalité naturelle et authentique.

MÉLANIE : Hé oui, papa! Je suis devenue son modèle.

ANTOINE : Pendant trois ans, tu as posé pour lui!

GABRIEL : Mes toiles peuvent exiger jusqu'à 115 séances de poses.

ANTOINE : Je vois que tu es parmi ces peintres qui cherchent à saisir toute la réalité, toute la nature.

GABRIEL : La nature? Je l'étudie avec minutie. Je veux en connaître tous les détails, tous les secrets. Pour ça, il me faut écarter les éléments éphémères, créer des formes.

MÉLANIE : Y'est un hyper-réaliste!

GABRIEL : Je m'efforce de l'être. Voilà! (Il tend le paquet à Antoine.) C'est un portrait de Mélanie. Je l'ai intitulé Mélanie aux longs cheveux.

ANTOINE : (Il regarde le tableau :) Elle est tranquille, grave même. Il y a un grand contraste entre l'ombre très noire du fond et la blancheur délicate du teint de Mélanie.

GABRIEL : Oui, c'est ce qui crée l'équilibre très fragile du tableau. Pour y arriver, il faut s'interroger sur soi-même, être absorbé par sa propre recherche artistique...

MÉLANIE : Queue d'citron! Ça fait même pas deux minutes que vous vous êtes frottés le nez ensemble pis vous êtes déjà rendus dans le sous-sol des mots.

ANTOINE : C'est la preuve que nous sommes dans le même monde.

GABRIEL : Oui, le vrai!

ANTOINE : Gabriel, tu peins aussi des paysages?

GABRIEL : Bien sûr!

ANTOINE : (À part :) Un bon point pour lui.

GABRIEL : Par contre, pour peindre un paysage, c'est une approche toute différente. Je le choisis, le contemple sans heurt, puis je le traduis.

ANTOINE : Tu es vraiment suspendu au désir du beau. Où puises-tu ton inspiration?

GABRIEL : Elle ne doit pas être calculée ainsi. Elle se modifie selon mon état d'âme.

ANTOINE : Tu es toujours aussi sérieux?

MÉLANIE : Ben non! Y garde toujours son esprit de p'tit enfant. Pis y'a encore sa fougue toute romantique.

GABRIEL : Oui, votre fille me ramène à ce qui est essentiel. C'est mon horizon profond, mon lointain secret, mon destin.

ANTOINE : (Rêveur :) C'est merveilleux.

Silence.

ANTOINE : Mélanie, je crois que tu l'as finalement dénichée.

MÉLANIE : La vie?

ANTOINE : Oui, LA vie.

MÉLANIE : Oh oui! Je flotte... Je flotte. T'sais, papa, pour l'attrapper, faut pas juste marcher à côté; y faut y courir après pis pas su'l'neutre. Y faut que j'te dise, mon p'tit papa adoré, que si chus r'venue, bon, ben c'est justement en rapport avec ça... Disons que chus venue te brasser les puces... Faut qu'tu bouges... Reste pas planté là à attendre après je n'sais pus trop quoi... Fais quelque chose de ta vie...

ANTOINE : Ma vie? Où est-elle?... Je ne sais même plus où elle est.

MÉLANIE : Papa, concentre-toi un brin. Allez, mon p'tit papa d'amour, fais un p'tit effort... pour ta fille chérie... seulement pour ta p'tite fille chérie...

Silence.

MÉLANIE : Tu la vois, papa, ta vie, hein? Tu la vois pis tu l'entends, hein, papa?

ANTOINE : Oui, ma chouette! Oui, maintenant, je la vois puis je l'entends aussi!

MÉLANIE : Qu'est-ce qu'a t'dit, ta vie? Dis-le moé! Qu'est-ce qu'a t'dit?

ANTOINE : ...

MÉLANIE : C'est ben c'que j'pensais... Papa, arrête de juste la voir pis d'l'entendre, mais r'garde-la pis écoute-la. Respire par les sens et non par l'esprit. Réagis, bordel à bras, réagis!

ANTOINE : Réagir...

MÉLANIE : Tu veux quand même pas crever avec des milliers de rêves en conserve stockés dans ton cerveau. J'me trompe peut-être?

ANTOINE : Non, non.

MÉLANIE : Dans c'cas-là, tasse-toé pas quand a passe. Fonce-z-y d'sus. Quand j't'arrivée là-bas, en Europe, j'ai tout d'suite trafiqué mon faux-moi contre un autre qui m'donne plus d'couleurs. J'me suis garochée en dehors d'une vie qui n'était pas la mienne. Pis ça même pas fait mal! Te

rappelles-tu avant? J'tais toute pognée. J'alignais toutes mes mots su'a même ligne, y'étaient toutes égaux. Pis on aurait dit qu'j'avais des tonnes de p'tites bibittes qui grouillaient en d'dans de moé. C'tait des mangeurs de tout c'qui était trop droit. Mais, astheure, après qu'l'ouragan Mélanie soit passé, ben chus sortie d'mon enclos. Mes mots sont inégaux... Non, pas inégaux... y sont différents... C'est ça, différents. J'ai appris à faire vaguer mes mots pis mes idées. Tu devrais en faire autant. On s'sent tellement mieux après. Hein, papa?

ANTOINE : Moi? Tu sais très bien qu'il est trop tard, Mélanie... Je suis trop vieux pour soulever une montagne d'artifices. C'est un trop grand défi... Je ne pourrai jamais oser...

MÉLANIE : T'as peur?

ANTOINE : Ben non, ce n'est pas ça. Je n'ai pas peur. C'est autre chose, c'est... c'est...

MÉLANIE : Oh non, papa! C'est pas que'que chose d'autre! T'as peur. T'as ben peur. Tu veux-tu que j'te dise de quoi t'as peur? Hein, papa! Tu veux-tu que j'te l'dise?

ANTOINE : ...

MÉLANIE : Papa, t'as peur qu'en faisant vibrer un poil de jambe, tu casses toute cette baraque pleine de sécurité toute douillette. Maman est ben bonne dans tout c'qui est fla-fla, mais toi, toi papa, t'es super bon dans tout c'qui vient d'l'intérieur, mais ça tu l'caches. C'est pour ça qu'tu t'glisses tout l'temps dans une... dans un... Comment j'pourrais ben dire ça?... dans un second état. C'est ça! Papa, tu vis dans un second état. Dis-le moé, papa, que c'est ça, dis-le donc!

Silence.

ANTOINE : C'est peut-être ça... C'est peut-être vrai que je vis dans un second état...

MÉLANIE : C'est ça, mon p'tit papa, c'est ça! Tu l'as l'affaire, toé!... Astheure qu'tu l'as dit, faut qu'tu fasses de quoi! Hein, papa?

ANTOINE : Oui, oui... Mais quoi? Hein? Mais quoi?

MÉLANIE : J'sais pas moé!... Recycle-toi! Dégourdis-toi! Fais fondre ton ancienne vie pis moule-toi-z-en une autre!

ANTOINE : Comment?...

MÉLANIE : Comment! Torpinouche, papa! Chus quand même pas pour m'mettre dans tes bobettes! Faut ben qu't'aies une bitte d'initiative, non?

ANTOINE : Tu as peut-être raison...

MÉLANIE : Papaaa...

ANTOINE : Euh!... Tu as raison.

MÉLANIE : J'sais.

Silence.

MÉLANIE : (À Gabriel :) On lui dit-tu?

ANTOINE : Dire quoi?

GABRIEL : Bien sûr!

ANTOINE : Dire quoi?

MÉLANIE : T'sais, papa, ça fait à peu près trois ans que l'coup d'l'amour m'a frappée. Bang! Comme ça...

ANTOINE : Ouiii...

GABRIEL : Nous avons sculpté un couple coulé dans le bronze de la parole libre...

MÉLANIE : Ouais, on s'parle ben gros!

ANTOINE : C'est bien, c'est même très bien...

GABRIEL : C'est certain que nous avons eu quelques petites dérobades, mais chacun de nous a su remanier certains aspects de sa personnalité...

MÉLANIE : On a arrondi les coins, quoi!

ANTOINE : C'est normal...

GABRIEL : Présentement, je suis à préparer une exposition, ma seconde. J'ai, en plus, un emploi stable dans une galerie d'art de Paris...

MÉLANIE : Pis moé, j'vais continuer à figer pour lui!

ANTOINE : Ce qui nous amène à...

Silence.

GABRIEL : Nous avons une joyeuse nouvelle à vous annoncer!

MÉLANIE : Oui, c'est ça! On a queque chose de ben important à te dire. Papa, j'suis en train de...

GABRIEL : Nous sommes...

MÉLANIE : C'est vrai, mon toutou! On est en train d'vivre queque chose d'hyper-r'viré-capoté!

ANTOINE : Accouche, coquerelle à barbe!

MÉLANIE : Ben, c'est ça! J'suis enceinte!

ANTOINE : Aaaah, Mélanie! C'est fantasmagorique! (Pause.) En es-tu certaine?

MÉLANIE : J'en suis aussi sûre que d'la roche dure!

ANTOINE : (En criant :) Je vais être grand-papa! Je vais être grand-papa!

ÉLOÏSE : (En voix off :) Qui va être grand-papa?

ANTOINE : (À Mélanie :) Tu veux bien me laisser seul avec ta mère? Je pense que nous devons nous parler, mais, cette fois-ci, avec un peu plus de profondeur.

MÉLANIE : C'est sensas!...

ANTOINE : Je vais essayer, en tous cas. Je ne te promets rien, mais je vais essayer.

MÉLANIE : N'oublie surtout pas, mon p'tit papa d'amour : réagis... réagis!

En même temps, Mélanie sort et Éloïse entre.

ÉLOÏSE : Qu'est-ce qui se passe, Antoine? Qui va être grand-papa?

ANTOINE : Je crois qu'il serait préférable de nous asseoir.

ÉLOÏSE : Bon, si tu insistes.

Antoine et Éloïse vont s'asseoir.

ANTOINE : Éloïse, ça fait environ trois ans que Mélanie et Gabriel se connaissent... Ils forment un couple heureux et...

ÉLOÏSE : Et quoi, hein? Et quoi encore? Tu sais, Antoine, que je n'aime pas ça quand tu me fais patienter. Je suis une femme directe, moi!

ANTOINE : Eh bien, c'est nous qui allons être grands-parents. Mélanie attend un enfant.

ÉLOÏSE : Mé... Mélanie... un... un enfant! Ce n'est pas possible! Notre fille est partie d'ici pour aller procréer en paix!

ANTOINE : Ce n'est pas la raison pour laquelle elle est partie. Mélanie cherchait LA Vie, la vraie, celle qui s'accroche à des valeurs un peu plus humaines et un peu moins égoïstes. Pour les trouver, il lui fallait partir parce qu'ici, ces valeurs sont absentes. Elles n'existent tout simplement pas.

ÉLOÏSE : Qu'est-ce qu'elle a contre nos valeurs?

ANTOINE : Nos valeurs? Oh non, Éloïse! Ce sont les tiennes et seulement les tiennes qui engloutissent LA Vie. Tes valeurs n'ont de sens que dans notre société si égocentrique. Mais les miennes, même s'il n'y avait pas de société, mes valeurs demeureraient toujours vivantes.

ÉLOÏSE : Tes valeurs?

ANTOINE : Oui, bien sûr, mes valeurs! Et quelles que soient les modes, MES valeurs tiennent bon.

ÉLOÏSE : Et quelles sont ces perles rares?

ANTOINE : Le respect, l'honnêteté, la capacité d'écoute et cette grande dame qu'est l'amour.

ÉLOÏSE : Je ne comprends pas. Depuis que nous vivons ensemble, tu ne m'as jamais...

ANTOINE : Vivre? Quel beau mot que celui-là! On ne vit pas ici, Éloïse : on survit!

MÉLANIE : (En voix off :) N'oublie surtout pas, mon p'tit papa d'amour : réagis... réagis!

ANTOINE : De toute manière, tu ne vis pas avec moi. Tu vis avec toi-même. Tu as fait de moi une photocopie de toi-même. Ce que tu aimes en moi, c'est toi! Si tu me perds, tu te perds! (Pause.) Tu sais, Éloïse, la vie commence en ouvrant la porte à l'autre. Mélanie a fait sauter les gonds de la sienne, mais la tienne est restée coincée. Éloïse, notre vie est un trompe-l'oeil.

ÉLOÏSE : Un trompe-l'oeil?

ANTOINE : Eh oui! Notre vie est un véritable trompe-l'oeil. Nous disons que notre route se défile, mais nous savons très bien tous les deux que ce sont les arbres de l'autre qui foncent sur chacun de nous.

ÉLOÏSE : Antoine, je ne te suis pas très bien...

ANTOINE : Laisse-moi réfléchir un instant. (Pause.) Notre vie ressemble... à un gratte-papier qui a des démangeaisons... Elle ressemble... à une montre suisse : tant qu'elle fonctionne, tout marche. Toi, tu règles cette horloge, tu soignes son apparence, tu la masques! Éloïse, tu perds ton temps à parer notre vie d'une coquille superficielle alors qu'il serait si agréable de vivre sans elle...

ÉLOÏSE : Tu n'es pas mieux que moi, Antoine! Toi, tu vis dans l'ambiguité et tu flottes toujours. Au fil des années, tu t'es rapproché de tes mots sans toutefois m'amener avec toi. Tu m'as délaissée pour aller vers ton écriture. Tu t'y es accroché et tu t'obstines à laisser planer le mystère autour de toi et de tes écrits.

ANTOINE : Tu es trop terre à terre.

ÉLOÏSE : J'ai de la difficulté à te comprendre, voilà tout!

ANTOINE : Tu n'as jamais voulu me comprendre.

ÉLOÏSE : J'ai essayé pourtant...

ANTOINE : Essayé? Pas du tout! Tu avais plutôt peur de moi. Tu avais peur de ce qui allait sortir de moi. Moi, je voulais t'apprendre à goûter aux pulsions de la vie, à voir le jour d'un autre oeil, celui de l'intérieur, mais tu ne m'as pas cru.

ÉLOÏSE : Tu ne m'as jamais parlé de ces choses-là. (Pause.) C'est vrai qu'on ne s'est jamais vraiment beaucoup parlé. Tu es trop préoccupé par ton monde irréel et imaginaire...

ANTOINE : Et toi, par ton monde d'apparences et de tromperies.

ÉLOÏSE : Je sais que je ne suis pas parfaite...

ANTOINE : Mais personne n'est parfait et je ne te demande pas de l'être non plus. Chacun est différent de l'autre. C'est ce qui fait qu'on doit accepter l'autre malgré ses petits côtés qui nous plaisent moins.

ÉLOÏSE : Et qu'est-ce que tu attends de moi?

ANTOINE : Éloïse, j'aimerais t'aider à retrouver ton coeur d'autrefois, celui que tu as terni d'une si grosse coquille. Il faut aller chercher cette délicieuse amande qui nous unit.

ÉLOÏSE : Est-ce possible ou flottes-tu encore?

ANTOINE : Ensemble, oui, c'est possible. Éloïse, on s'est perdu en quelque part sur un chemin divergent, mais, maintenant, il est terminé : les routes se rejoignent.

ÉLOÏSE : Y crois-tu vraiment?

ANTOINE : Oui, j'y crois.

ÉLOÏSE : Et comment devrais-je accueillir la nouvelle de Mélanie?

ANTOINE : Comme une mère qui voit sa fille s'épanouir dans un événement aussi joyeux.

ÉLOÏSE : Ah oui?

ANTOINE : Il faut bien que ça commence en quelque part. Tu veux bien essayer?... Juste un tout petit essai, une seconde chance pour que, de nouveau, on puisse jouir de LA Vie, pour qu'elle nous ouvre grand ses bras. (Pause.) (Plus bas :) Si tu crois toujours en notre couple, bien sûr...

Silence.

ANTOINE : Je t'aime, Éloïse, je t'aime pour toi, pour ce que tu es réellement et non pour les airs que tu te donnes.

ÉLOÏSE : Moi aussi, je t'aime, Antoine, même si parfois tu habites la lune.

Silence.

ÉLOÏSE : Antoine?

ANTOINE : Mm.

ÉLOÏSE : Nous allons être grands-parents!

ANTOINE : C'est magique!

Éloïse sort suivie d'Antoine.

ANTOINE : Ah! Que demain soit un nouveau jour!

FIN